

QUI SONT LES BÂTISSEURS ?



LE MILE- END RENAÎT

photo Robert Nadon, LA PRESSE

Quelques-uns des nouveaux arrivants qui veulent faire revivre la *Main du Mile-End* : à l'avant, Gérald Loiselle et Richard Carbonier ; à l'arrière, Richard Prévost, Émile Saine, François Prévost, Denis LeBlanc et André Lafortune.



FESTIVAL ROCK A ATHENES

LES 26 ET 27 JUILLET TENU AU STADE DES PREMIERS JEUX OLYMPIQUES
DANS LE CADRE DE L'ANNÉE INTERNATIONALE DE LA JEUNESSE

875\$ PAR PERSONNE - AVION MONTRÉAL-ATHÈNES A/R
7 NUITS, HÔTEL CAT.B - BILLET DU FESTIVAL - DÉPARTS: 7-14-21 JUILLET
SÉANCE D'INFORMATION MARDI 17:30 AU 800 DE MAISONNEUVE EST

nouvelles frontières

1130, boul. de Maisonneuve ouest
288-4800
800, boul. de Maisonneuve est
842-1450
Sans frais de l'extérieur: 1-800-361-2133



LES PHOTOS DE

la presse

Paul-Henri Talbot



Les aléas du métier

Le 21 août 1972 au matin. Quelques minutes après 10 h, six dangereux détenus s'évadent de l'unité spéciale de correction Saint-Vincent-de-Paul : Jacques Mesrine, Jean-Paul Mercier, Pierre Vincent, Robert Imbeault, André Ouellette et Michel Lafleur. Aussitôt que la nouvelle parvient dans les salles de rédaction, journalistes et photographes se précipitent dans cette direction. Notre photographe, Paul-Henri Talbot, est du nombre. Lorsqu'il voit ces trois gardiens au pas de course, guidés par un chien, le revolver à la main, il ne rate pas sa chance de prendre cette saisissante photo d'action. Ce qu'il ignore et qu'il s'apprête à découvrir, c'est que la cible... c'est lui ! Talbot, qui n'est pas à sa première expérience, se soumet à une fouille minutieuse pendant qu'un gardien, le doigt sur la gachette, le met en joue. Ses pièces d'identité et tout son attirail de photographe ne suffisent pas à lui rendre sa « liberté ». Il lui faut attendre qu'un gardien communique par radio avec ses supérieurs pour demander quoi faire de lui. La réponse est venue, sèche : « Libérez le photographe et courez donc après les évadés ».

Fiche technique

Appareil : Nikon F2
Objectif : Zoom Vivitar 70-210
Ouverture : F/11 à 1/500^e
Pellicule : Tri-X (400 ASA)



LE MILE-END EN MUTATION

Les nouveaux arrivants

Il n'y a pas eu de conférence de presse, pas de première pelletée ni de coupure de ruban, pas de nouveau règlement de zonage, pas de subvention à la rénovation, pas d'incendies à la chaîne, pas de manifestation d'occupants délogés : tout devrait donc être bien tranquille sur la *Main* du milieu, le boulevard Saint-Laurent des petites usines de vêtement et des abattoirs de volailles kasher, au cœur de l'ancien village Saint-Louis du Mile-End.



Gérald Le Blanc

Et pourtant ça bourgeoine drôlement sur le boulevard Saint-Laurent entre Laurier et Saint-Viateur, plus particulièrement autour de Fairmount où une nouvelle race de promoteurs s'active à ériger le quartier chic de la métropole, le home mont-réalais du *jet set* artistique national et international.

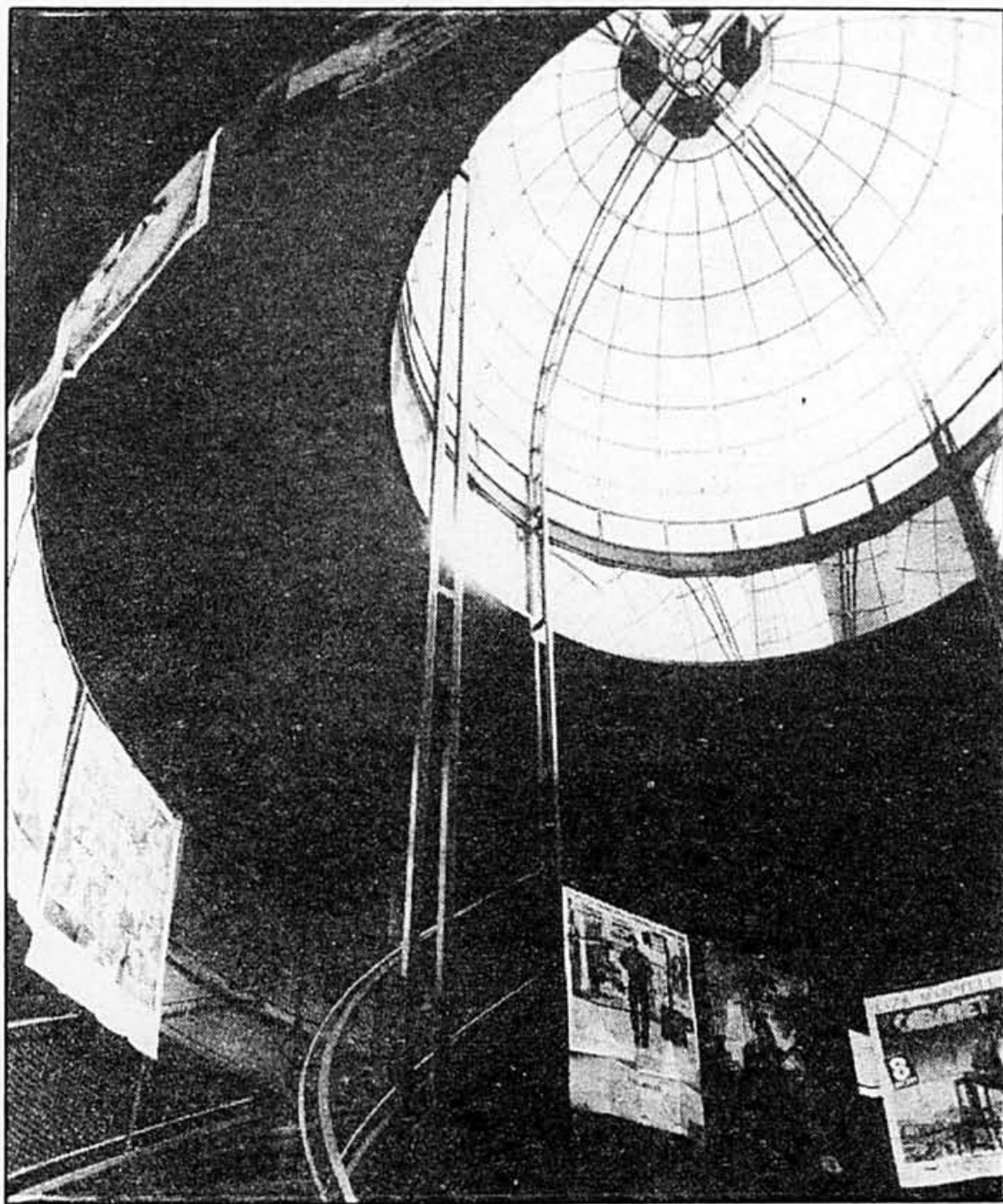
Avant même que le grand coup de sifflet habituel de la rénovation ne soit donné, les jeux sont déjà faits. Quelques boîtes ont déjà ouvert leurs portes (LE LUX, Le Set, Le Prego, Prévost & Cie) mais le grand coup devrait être donné cet été. Tout a été acheté ou presque et les prix ont doublé, triplé et quadruplé en moins de cinq ans.

Gérald Déziel, ancien pilote de Québécois converti à l'immobilier, arpente le quartier depuis près d'un an. Sa mallette contient un précieux relevé de toutes les transactions effectuées sur la *Main* entre Laurier et Saint-Viateur depuis 1980. (Le bureau d'enregistrement de Montréal ne dispose de relevé informatisé que depuis 1980 ; avant, il faut patiemment fouiller dans les livres.)

Depuis cinq ans, le plus souvent au cours des deux dernières années, quatre propriétés sur cinq ont changé de main dans ce tronçon de la *Main*. Déziel ne cherche plus des acheteurs, mais des vendeurs qui n'ont pas encore attrapé le virus des nouveaux arrivants. Et les vendeurs ne sont pas aveugles : chaque nouveau restaurant, chaque nouvel arrivant prestigieux ajoute un vingt p. cent à la valeur de leur bâtisse.

Des Pepsis sans complexe

Mais qui sont ces promoteurs soudainement débarqués dans un coin d'anciennes usines fonc-



L'escalier géant d'acier et le gigantesque dôme de verre du super-dépanneur Le LUX évoquent assez bien le new-look que les nouveaux arrivants du Mile-End veulent donner à ce tronçon décoloré de la rue Saint-Laurent.

photo Paul-Henri Talbot, LA PRESSE

tionnant au ralenti ou carrément désaffectées ? Une drôle de race de développeurs : psychologue, biologiste, médecin, enseignant, décorateur, ingénieur... venus au monde des affaires par la voie de la restauration et du show business. Une vingtaine de bâtisseurs, poussés vers le nord par le point de saturation atteint dans le Vieux-Montréal, Prince-Arthur et Duluth, Saint-Denis et Laurier.

Ils sont jeunes, entre 35 et 40 ans, francophones pour la plupart, de vieilles ou de nouvelles

souches, audacieux et extravagants comme la clientèle qu'ils convoient.

Les Américains parleraient sans doute d'une version mont-réalaise de *yuppies* (young urban professionals) ou de « success story » rassemblés pour le projet de leur vie. La couleur locale aidant, on pourrait parler de « Pepsis sans complexe ». La plupart affiche une feuille de route comportant déjà au moins un grand coup : Explo-Mundo, le cinéma Outremont, le bar-restaurant Prince-Arthur, le bistrot

L'Express de Saint-Denis, La Nuit Magique du Vieux-Montréal, la Spaghetтата de Laurier...

Ces gens ont convergé vers le boulevard Saint-Laurent du milieu pour plusieurs raisons. À la recherche de laboratoires pour leurs nouveaux projets, ils ont abouti tout naturellement dans ce coin de vieilles usines. Tout comme le passage de Saint-Michel aux Halles de Paris, tout comme le glissement de Greenwich Village au quartier de Soho à New York, le transfert vers le

Mile-End annonce une nouvelle mode chez ceux qui s'ajustent aux goûts d'aujourd'hui et préparent souvent ceux de demain.

Il n'est pas facile de cerner les objectifs de ces nouveaux arrivants du Mile-End. Les mots nouveaux, contemporain, post-moderne... reviennent sans cesse des cafés pris dans le nouveau quartier. Car ces bâtisseurs habitent déjà leur royaume. Certains y ont d'ailleurs établi leur résidence, bien sûr, dans des lofts dernier cri.

« Eighties, new age, love, magic. » C'est ainsi que Robert Di Salvio résume l'esprit du nouveau Mile-End. Passant de l'anglais au français sans trop s'en rendre compte, notre Italien s'est payé un tour du monde (30 pays en cinq ans), dont il est revenu avec une double passion : « New York et Montréal ». Pour lui la rue Saint-Laurent appartient à tout le monde (francophones, anglophones, juifs, italiens...). « La *Main* c'est la charnière entre l'ouest et l'est », ajoute Jean-Marie Labrousse, propriétaire du super-drug Le Lux.

« Les gens en ont assez des petits rideaux et de la dentelle. Ils veulent quelque chose de plus dur, de moins fiorituré, des stores vénitiens. Nous allons donner un nouveau look, celui de ma génération et de celle qui s'en vient. Un nouveau choix avec moins de trucs et plus d'émotion », toujours selon notre médecin bâtisseur.

Après dix ans de pratique en psychothérapie, Denis LeBlanc est tombé amoureux des affaires. « Avec notre créativité innée, il ne nous restait qu'à contacter la magie des affaires. C'est pas sorcier. Dans dix ans, les juifs et les anglophones nous envieront. »

Sont-ils nationalistes ces nouveaux barons du Mile-End ? « Je n'ai jamais pensé à cela, répond Jacques Sabourin. Je suis né dans l'Est de Montréal, on ne peut me défaire. Qu'ils fassent ce qu'ils voudront, ils ne me changeront pas. »

Mais dans deux ou trois ans, la vague disparaîtra et le courant sera déjà ailleurs. Jacques Sabourin ne s'en inquiète pas ; il rêve d'organiser un tournoi de tennis et un symposium de glace fondante sur la rue Saint-Laurent. « La glace fondante c'est comme la vie. Après il reste de beaux souvenirs. »

Et Di Salvio rappelle que la Plaza Saint-Hubert est toujours là. Ce sera, selon lui, la même chose pour le nouveau Mile-End.

La guru américaine de l'urbanisme des métropoles, Jane Jacobs, affirmait récemment dans une entrevue à Actualité : « Les grandes villes se font, elles n'arrivent pas par hasard. » Et ces messieurs du Mile-End sont bien décidés à faire de la *Main* du Milieu le nouveau quartier chic de la métropole. □

LE MILE-END EN MUTATION

Vieux-Montréal → Prince-Arthur → Saint-Denis → Laurier → Saint-Laurent du Mile-End...

En 1977, l'enseignant, le décorateur et l'ingénieur venaient tous trois d'avoir 25 ans. Richard Prévost enseignait les arts plastiques dans une polyvalente à Sainte-Rose et rêvait d'un café-terrasse à Montréal. Durant ses études en génie industriel à l'École polytechnique de l'Université de Montréal, Gerald Loiselle s'était déjà fait un nom dans l'organisation de spectacles. Autodidacte et « sculpteur d'environnement », Jacques Sabourin arrivait du Pérou où il avait ouvert et géré une discothèque à Cuzco, capitale de l'ancien royaume des Incas.

La rue Prince-Arthur n'était alors ni piétonnière ni bien achalandée, comptant au plus deux ou trois restaurants. Prévost et Loiselle, deux amis de carosse, décident de tenter le grand coup. Ils font appel au décorateur Sabourin, qui devient leur associé, et lancent le bar-restaurant Prince-Arthur, adopté presque instantanément par la faune artistique de Montréal.

À l'annonce du mail piétonnier en 1980, les trois mousquetaires quittent le Prince-Arthur. Ce fut ensuite le Beauvais, restaurant devenu l'Enjeu, rue Saint-Denis, pour Loiselle ; la gérance du restaurant au théâtre Arlequin pour Prévost et les murales extérieures pour Sabourin.

À deux mois d'intervalle, d'octobre à novembre 1984, mais sans concertation aucune, les trois fondateurs du Prince-Arthur se sont retrouvés avec chacun leur boîte, rue Saint-Laurent, au cœur de l'ancien Mile-End : deux restaurants de nouvelle cuisine française et italienne (Prévost & Cie et Le Prego) et un bar de fin de soirée (Le Set). Les trois établissements comptent déjà plus de clients qu'ils n'en peuvent accueillir.

L'étincelle nommée Labrousse

Pourquoi cet univers des usines de la Main ? « On cherchait un endroit hors-circuit, abordable quant au prix d'achat et le LUX était en train de s'installer ici », répond Lysanne Boileau qui s'est chargée de convaincre son compagnon et associé, Richard, et l'autre Prévost, François, qui a acheté l'édifice où le

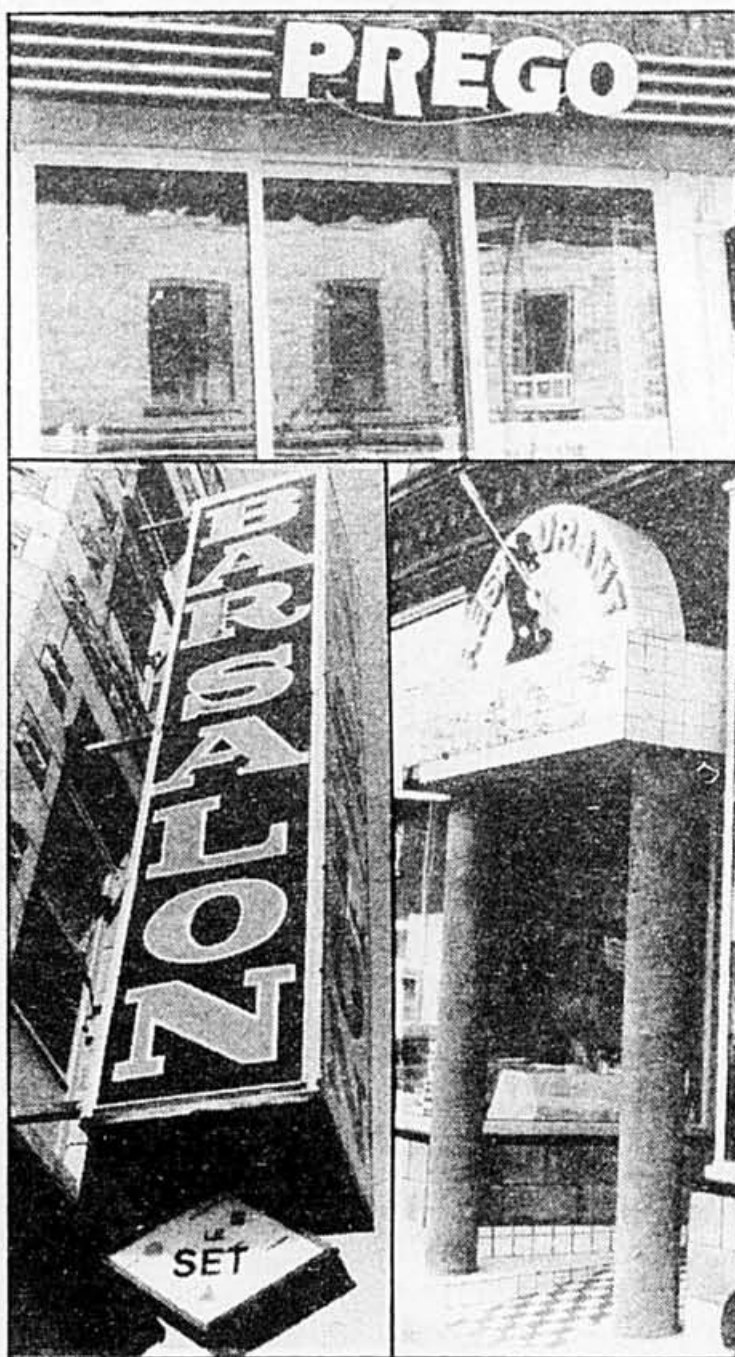
restaurant compte d'ailleurs bientôt occuper également le deuxième étage. Prévost & Cie : Prévost c'est bien sûr pour les deux Prévost mais « cie » c'est pour Lysanne. On pourrait d'ailleurs trouver la femme, pas seulement la compagne mais le plus souvent l'associée et parfois la vraie gérante, derrière et devant chaque nouvel établissement de Saint-Laurent du Mile-End. Ce reportage pourrait donc tout autant porter sur Lysanne, Lise, Jeannine, Lisette et les autres. Bien plus, le nouveau départ commercial correspond souvent pour plusieurs de ces messieurs à une nouvelle alliance affective. Mais puisque ces dames n'étaient pas à l'avant-scène lors des succès antérieurs, continuons avec la saga masculine du nouveau Mile-End.

« On se demandait où ça s'en allait à Montréal ? » Gerald Loiselle, du Prego, répond que la piste a été fournie par Jean-Marie Labrousse, qui avait pavoisé son bureau de médecin de photos de la rue Saint-Laurent au nord de Laurier.

Même refrain chez Jacques Sabourin du bar Le Set : « L'étincelle ce fut Labrousse. J'ai compris que la place c'était ici et j'y ai ouvert le bar que je souhaitais fréquenter moi-même comme client. »

Le temps était donc venu de rencontrer Labrousse, ce Français devenu Québécois, médecin, restaurateur et visionnaire sympathique. Il n'est pas barbu mais traînait une barbe de deux ou trois jours et des jeans délavés quand je l'ai retrouvé à son super-dépanneur, super-drug, multi-store de la rue Saint-Laurent. L'endroit est tellement nouveau que même l'Office de la langue française n'a pu lui trouver un nom approprié. « Un dépanneur à la taille de Montréal », souhaite son propriétaire. Continuons donc de l'appeler de son nom LE LUX.

Un casse-croûte chic mais abordable, où l'on sert le hamburger enrobé de jambon, les frites avec de la mayonnaise comme aux Pays-Bas, le sucre dans des sachets allongés fabriqués en Californie. Un marché de revues et de magazines (sans doute le mieux garni de Montréal) où on lit et où l'on achète, un marché de posters et d'affiches dernier cri. Un marché de



photos Paul-Henri Talbot, LA PRESSE

En 1977, trois jeunes audacieux de 25 ans lançaient le Prince-Arthur dans la rue du même nom. Près de dix ans plus tard nos trois mousquetaires ont ouvert chacun leur boîte dans le Mile-End : Prévost & Cie, Le Prego et Le Set.

tabac, de vin, d'épices fines. Tout cela, mais surtout un décor, un environnement entourant un escalier géant en colimaçon, fait d'acier recouvert d'un vert un peu sauvage et surplombé par un gigantesque puits de lumière en forme de dome.

Jean Fleury, un des gérants de la boîte, évoque la comparaison avec une gare. Les gens y circulent en effet comme sur une place publique. Labrousse continue d'ailleurs à chercher la vocation précise de ce nouveau genre d'établissement. Un salon de

coiffure, ouvert de midi à minuit, s'est installé au troisième. Au deuxième on ouvrira bientôt un bar rappelant le chic détendu des lobbies d'hôtel.

Labrousse a englouti de \$700 000 à \$800 000 dans la rénovation de cette ancienne manufacture d'anorak et de costumes de neige, surface de près de 1 000 pieds carrés par étage qui regorge de possibilités. Une chose est certaine : l'extravagance du projet interdit toute imitation.

Les nomades urbains

Labrousse arrive de l'Express rue Saint-Denis, le trio Loiselle-Prévost-Sabourin de la rue Prince-Arthur, Di Salvio viedra du Vieux-Montréal pour ressusciter et dépasser son ancienne Nuit Magique. Saine arrive de la Spagettata rue Laurier. Alexandre Sangowicz arrive du Mazurka rue Prince-Arthur pour lancer cet été, rue Saint-Laurent, une brasserie où il promet d'offrir de 80 à 100 marques de bière importée. Sans oublier les pionniers établis au nord et au sud du nouveau quartier : la Via Veneto près Saint-Viateur et Nassos près Laurier.

Répètera-t-on la prolifération de Prince-Arthur et Duluth ? Se retrouvera-t-on bientôt avec une brochette de nouvelle cuisine de tous azimuts dans le Mile-End ?

Ce sont les questions qui hantent Richard Carbonier, le brave architecte de 30 ans qui ne veut pas seulement visiter le Mile-End, mais y vivre et y travailler. Il sait bien qu'on ne fait pas un quartier avec un marché de la bouffe. Il avance même un chiffre magique à ne pas dépasser : « au-delà de 20 p. cent de restaurant, c'est impossible de faire un quartier vivable ».

Les nomades urbains que sont les nouveaux arrivants du Mile-End ont-ils appris de leur expérience antérieure ? Arriveront-ils à créer quelque chose de nouveau ou répèteront-ils tout bonnement les aventures du Vieux-Montréal, de Prince-Arthur ou de Saint-Denis ? L'architecture tout au moins n'est pas réductible : avec ses usines la Main du Mile-End ne ressemblera jamais aux monuments historiques du Vieux-Montréal ou aux façades victorienne de Saint-Denis. **G.L.**

Le Village du Milieu

Le mois dernier François Prévost franchissait le cap de la quarantaine. Une amie dentiste en a profité pour lui offrir un cadeau digne du personnage: une médaille en argent massif frappée à son effigie et portant la mention « Mairie du Village-85 ».

C'était flatteur, mais déjà un morceau de réalité. Depuis un an, Prévost vit à toutes fins utiles dans l'ancien royaume du Mile-End et y achète tout ce qui bouge. Au fil d'associations les plus diversées, il en est à son douzième édifice et l'appétit est loin d'être rassasié. « Il faut occuper le maximum de territoire pour imposer un standard, pour créer un pattern », selon celui qui rêve non pas d'un ou deux restaurants, mais d'un vrai village. Il a même déjà un nom: Le Village du Milieu. Le milieu de la rue Saint-Laurent, le milieu de Montréal et le milieu de l'île.

Tout a commencé le 27 mai 1983, date d'une arrivée et d'un départ. Départ de l'Université populaire (la tournée des grands explorateurs) qu'il avait bâti depuis 1972 et arrivée d'un premier enfant, Elisabeth de son nom.

Après quelques mois sabbatiques à la sauce paternelle, Prévost a décidé de se recycler dans l'immobilier avec un micro-ordinateur et un logiciel « Real Estate Analyser ». Conversion rapide et fulgurante, puisque notre nouvel entrepreneur est devenu le plus important propriétaire du nouveau Mile-End, en un peu plus d'un an.

■ L'ancienne usine de culture hydroponique dans laquelle il a lancé, le 11 octobre 1984, en association avec Richard Prévost et Lysanne Boileau, Prévost & Cie.

■ Achat avec son oncle Leo Bonchune, boutiquier en art décoratif, rue Saint-Denis, de l'édifice adjacent au Prévost & Cie. Le building est déjà loué à deux grossistes en céramique et en art décoratif.

■ Achat avec le psychologue Denis LeBlanc, de Gélinas & Frères, d'un ancien marché de prélat qu'il a loué à Robert DiSalvio et Guy Latraverse pour douze ans.

■ Achat avec LeBlanc de trois édifices, rue Fairmount, à 70 mètres de Saint-Laurent, dont celui qui abrite le casse-croûte Willensky, véritable institution où défile chaque midi, depuis une cinquantaine d'années, les gens d'affaires juifs des quatre coins de Montréal.



photo Paul-Henri Talbot, LA PRESSE

Avec Rolland Smith (Le Cinéma Outremont) et Robert Di Salvio (La Nuit Magique), François Prévost, à droite, s'est porté acquéreur du cinéma New Yorker, que Jurgen Pesot, à gauche, entend transformer à l'humeur du nouveau Village du Milieu.

■ Achat avec Robert DiSalvio et Rolland Smith (cinéma Outremont) du cinéma New Yorker, loué pour 20 ans à Jurgen Pesot qui annonce une réouverture dès cet automne.

■ Option d'achat fermée (pour le vendeur Martin Stern, l'affaire est conclue à 95 p. cent) de deux usines (70 000 pieds carrés de surface). Pour ce gros morceau, Prévost s'est associé à Lucien Rémillard, industriel qui a fait fortune dans les vidanges industrielles et qui affiche deux grandes passions: les chevaux de course et le quartier de Yorkville à Toronto. C'est maintenant sous le nom « Périclès » que fonctionne cette nouvelle association.

■ Achat d'un petit abattoir de volaille kasher et option d'achat sur un autre, tous deux rue Saint-Laurent, près Fairmount.

Selon une filière classique à l'époque, Prévost avait quitté l'université en 1968, après une première année de droit, pour faire le tour du monde avec sa compagne Louise. De ce périple (65 pays en deux ans), il a gardé une collection de photos qui ornent ses murs et une certaine propension planétaire.

« Les deux usines, et celles qu'on pourra y ajouter, serviront à lancer un supermarché des « plus beaux objets du monde », un showroom pour les grossistes en céramique, en tissu, en orfèvrerie, en haute couture... », pro-

met l'ancien président de l'Université Populaire.

Prévost dit qu'il est dans le Mile-End pour y rester. Il a même fait préparer, l'hiver dernier, un projet préliminaire d'érection du Village du Milieu par le consultant Robert Séguin. C'est donc déjà bien armé que Prévost s'est présenté à la première réunion des marchands du Nouveau Mile-End, tenu le vendredi 10 mai. Une association de marchands, une SIDAC, un quartier, un village... On verra.

La filière des architectes

À côté des vedettes de la restauration et du show-business, on retrouve aussi dans le Mile-

End des acteurs moins connus. Ce sont d'ailleurs peut-être de jeunes architectes épris d'esthétique qui assureront la durabilité de ce nouveau quartier chic qu'on veut ériger rue Saint-Laurent.

Richard Carbonnier vient tout juste de franchir le cap de la trentaine. En 1982 le manque de contrats force sa mise à pied de la maison d'architecte où il terminait sa cléricature. Autant en profiter pour se lancer en affaires.

Carbonnier connaissait bien le secteur du Mile-End. Il y achète une vieille manufacture de sacs à main fermée depuis dix ans. Avec l'aide d'assistés sociaux du coin, le jeune architecte en a fait un splendide édifice à l'extérieur et un merveilleux espace à l'intérieur, y compris son charmant loft au troisième étage.

Carbonnier n'est pas un touriste: il travaille et vit dans le quartier qu'il aimerait garder « humain et vivable ». Il encourage le petit dépanneur et le pâtissier portugais à rester. Il invite les nouveaux arrivants à y établir leur résidence. Il aimerait qu'on ouvre une maison de jeunes pour contrer la délinquance qui fait des ravages dans le coin.

Et notre jeune apôtre n'est pas seul. Ses voisins, de qui il a acheté son building, lui ressemblent. Ils sont deux inséparables: André Lajoie (37 ans), architecte, et André Lafortune (40 ans), menuisier et entrepreneur en rénovation.

Attirés par une petite annonce dans LA PRESSE, ils ont acheté en 1980-81 un puis deux, puis trois, puis quatre édifices rue Saint-Laurent, pour des chansons, aussi peu que \$12 500 dans un cas. Après avoir revendu deux de ses nouvelles acquisitions, le duo a effectué une restauration exemplaire dans l'édifice qui abritera bientôt Alexandre Angowicz et sa brasserie à l'allure internationale.

Lafortune et Lajoie ont pris goût au tourbillon qui déferle sur le quartier. Ils ont pleuré quand un de leur voisin a remplacé la pierre grise, récoltés dans les anciennes carrières du Mile-End, par de la brique commune sur la façade de sa bâtisse. Ils espèrent que leur style et celui de Carbonnier prévaudront dans le quartier et entendent se faire entendre dans les associations de propriétaires et de marchands qui s'organisent.

LE MILE-END EN MUTATION

Gotha du nouveau Mile-End

Marc Blais

37 ans. Professeur au cégep de Saint-Jérôme. Explorateur. A personnifié Jacques Cartier lors des fêtes 1534-1984. Avec sa femme, Micheline, dirige une petite firme de production de films d'exploration qu'il va installer dans l'édifice acheté rue Saint-Laurent, entre Le Lux et Prévost & Cie.

Richard Carbonier

30 ans. Architecte. A rénové lui-même une ancienne manufacture de sacs à main abandonnée depuis dix ans. A loué le rez-de-chaussée à un importateur de cuir. A établi son bureau au deuxième et son logement (un splendide loft) au troisième. Fait des pieds et des mains pour maintenir dans le Mile-End une vie de quartier.

Gérard Déziel

41 ans. Pilote chez Quebecair converti à l'immobilier. Arpente le quartier du Mile-End depuis un an. Ne cherche plus des acheteurs, mais des vendeurs, surtout pour son ancien compagnon de route à l'Institut Allie, François Prévost.

Robert Di Salvio

39 ans. Fils d'Italien établi au Québec depuis trois générations. Entrepreneur en construction. A fondé et géré, dans le Vieux-Montréal, La Nuit Magique, boîte huppée fort populaire. Depuis cinq ans, voyage et fait dans l'immobilier. A acheté, avec Smith et Prévost, le cinéma New Yorker. A loué l'édifice Gélinas sur Saint-Laurent et compte y ouvrir, à l'automne, un super-bar privé d'allure internationale, tout en partageant les étages de l'édifice avec l'impressario Guy Latraverse.

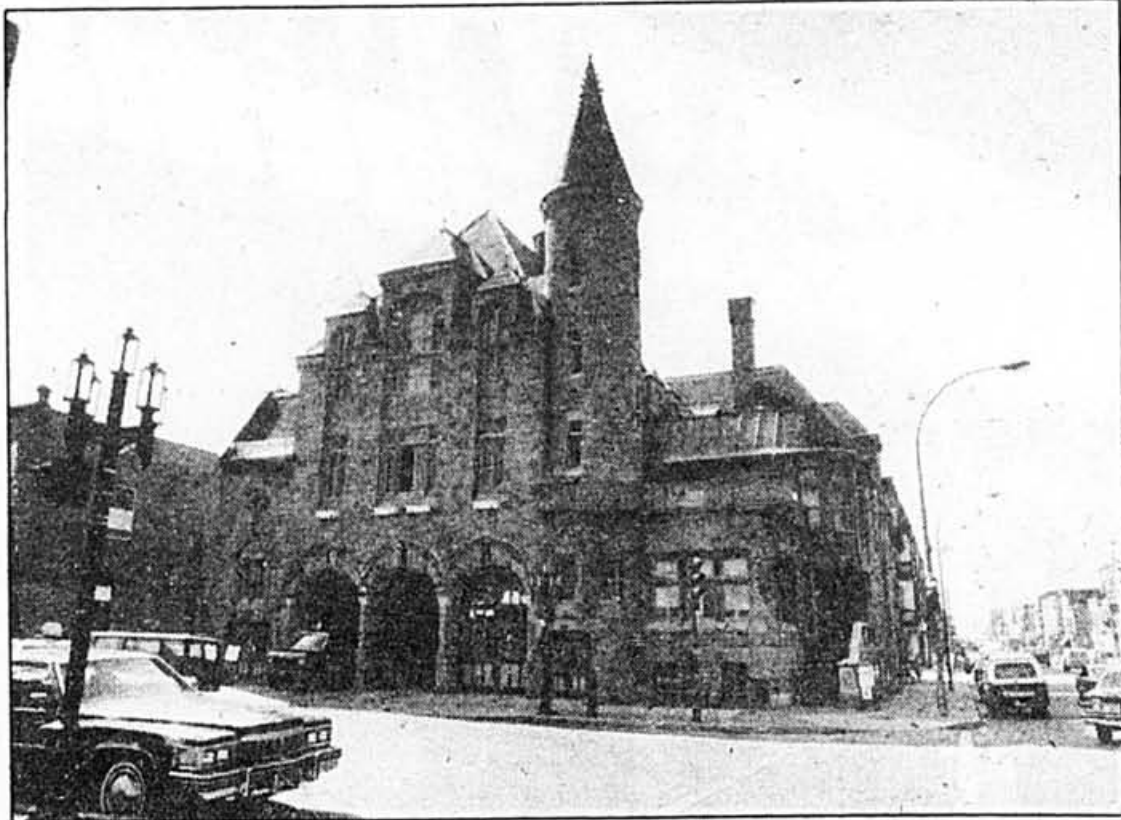
Jean-Marie Labrousse

37 ans. Français arrivé au Québec en 1968. A fait ses études en médecine à l'Université de Montréal. Étroitement associé à Morgentaler. Pratique à la Maison médicale (Saint-Denis et Roy). Il est un des quatre propriétaires du populaire restaurant l'Express. A lancé en 1984, rue Saint-Laurent Le Lux, super-dépanneur, sorte de super-drug à l'européenne qui a sonné le coup d'envoi du nouveau quartier du Mile-End.

André Lajoie et

André Lafortune

Lajoie, 37 ans, architecte. Lafortune, 40 ans, entrepreneur en rénovation. Après divers quartiers (Pointe-Saint-Charles, Saint-De-



photos Paul-Henri Talbot, LA PRESSE

Aujourd'hui caserne de pompiers, ce majestueux château, coin Saint-Laurent et Laurier, fut d'abord l'hôtel de ville de Saint-Louis du Mile-End, qui ne fut annexée à Montréal qu'en 1909.

nis...), le duo d'entrepreneurs a acheté quatre édifices rue Saint-Laurent en 1980, en a revendu deux et rénove les deux autres, dont l'un (coin Fairmount et Saint-Laurent) abritera bientôt une brasserie à l'européenne où l'on promet d'offrir de 80 à 100 sortes de bières importées.

Denis LeBlanc

36 ans, diplômé en psychologie et en criminologie. Après 10 ans de pratique en psychothérapie, vient de se convertir à l'immobilier. Possède quatre édifices dans le nouveau quartier, dont trois avec François Prévost, et un dans lequel il transportera bientôt le commerce de fourrure que tient sa femme, avenue du Parc, ainsi qu'une clinique de psychologie.

Michel Légaré

37 ans. Commerçant de père en fils. A loué de l'ingénieur Marc Brosseau le splendide édifice coin Laurier-Saint-Laurent (une ancienne banque) pour y ouvrir une boutique spécialisée en porte et quincaillerie décorative haut de gamme, prenant en quelque sorte la relève de la célèbre quincaillerie Durand de la rue Saint-Jacques.

Gérald Loiseau

34 ans. Ingénieur diplômé de Polytechnique. Il est un des trois fondateurs du Prince-Arthur. Ancien propriétaire du restaurant Le Beauvais (devenu L'Enjeu) rue Saint-Denis. A acheté un édifice rue Saint-Laurent pour y lancer, en novembre 1984, le restaurant Le Prego, spécialisé en nouvelle cuisine italienne, y fait aussi de la culture hydroponique de fines herbes.

Jurgen Pesot

41 ans. Allemand d'origine. Étudiant à Strasbourg où il a rencontré une québécoise (Suzanne Pouliot) avec qui il vit au Québec depuis 1968. Professeur de linguistique et de cinéma à l'Université du Québec à Rimouski, de 1970 à 1983. A loué pour 12 ans, avec option pour huit années additionnelles, le cinéma New Yorker qu'il rouvrira en septembre, promettant d'en faire une salle unique à Montréal.

François Prévost

40 ans. Après une année de droit, fait le tour du monde avec sa compagne, Louise, de 1968 à 1970. A bâti la tournée des grands explorateurs et des conférences-spectacles de l'Univer-

sité populaire, de 1972 à 1983. S'est converti à l'immobilier. Depuis un an, multiplie les acquisitions dans l'ancien quartier du Mile-End.

Richard Prévost

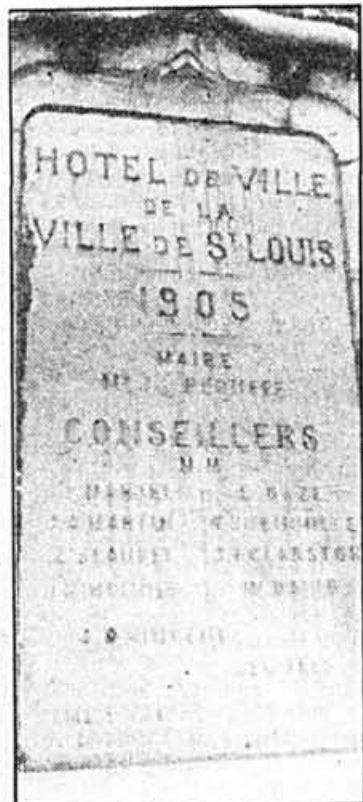
33 ans. Enseignant en art à la polyvalente de Sainte-Rose pendant six ans. Il est un des trois fondateurs du bar-restaurant Prince-Arthur. Administrateur au théâtre Arlequin, où il a connu François Prévost de qui lui et Lysanne Boileau ont loué rue Saint-Laurent pour y ouvrir le restaurant Prévost & Cie, établissement spécialisé dans la nouvelle cuisine française.

Jacques Sabourin

31 ans. Décorateur qui se définit comme un «sculpteur d'environnement». Un des trois mousquetaires du bar-restaurant Le Prince-Arthur. A loué (avec promesse d'achat) de Jos Beaudry (le tavernier du siècle) la taverne au coin McGuire et Saint-Laurent qu'il a transformée en bar (Le Set), ouvert le 21 décembre 1984.

Emile Saine

39 ans. Fils d'un père arménien arrivé au Québec en 1920. Biologiste devenu promoteur-immobi-



Peut-être reverra-t-on bientôt les nouveaux arrivants du Mile-End former un nouveau genre de conseil municipal.

lier (Prince-Arthur, Saint-Denis, Hutchison, Laurier). Avec son frère, Pierre, propriétaire de la Spaghetтата sur Laurier. Propriétaire d'une ancienne manufacture au coin de Saint-Laurent et Fairmount. Y aménagera bientôt un restaurant et une boutique au rez-de-chaussée, ainsi qu'une clinique de gynécologie au deuxième.

Ernest Tasso Varvarikos

36 ans. Grec né à Montréal (NDG). Architecte installé rue Saint-Denis où il a fait plusieurs rénovations. A acheté une dizaine d'édifices sur Saint-Laurent, dans le Mile-End, en 1982. En a revendu sept. Est en voie d'en rénover quatre.

P.S.— On a beau musarder, fouiner et fureter pendant une longue semaine, on ne peut espérer dresser un inventaire exhaustif des nouveaux arrivants du Mile-End. À la quinzaine de personnages décrits ci-haut, il faudrait sans doute en ajouter plusieurs autres qui ont échappé à notre attention.

G.L.

LE MILE-END EN MUTATION

Les anciens se souviennent

Il était hésitant au début. Après tout il a fait sa vie et sa fortune dans les bas et les chandails, pas dans la publicité et les rencontres avec les journalistes. De toute façon LA PRESSE c'est publié où et dans quelle langue? demande notre interlocuteur.

Martin Stern parlait déjà le roumain, l'allemand et le yiddish à son arrivée à Montréal, en 1954. Il a alors dû apprendre la «langue du pays», l'anglais, qui lui a permis de réussir en affaires. Il aimerait bien lire ce qui va être écrit sur lui dans LA PRESSE. Est-ce qu'on pourrait lui fournir une traduction?

Peu importe, la glace est brisée. À mesure qu'on s'éloigne du présent, notre septuagénaire devient de plus en plus loquace. Son premier atelier de tricot fut établi à l'angle de Craig (aujourd'hui Saint-Antoine) et de Saint-François-Xavier. Puis ce fut Saint-Laurent, en 1958, et le grand coup, en 1960. Il y avait une affiche «À vendre» sur la façade de l'usine où Stern et ses associés d'Exclusive Knit dirigent encore aujourd'hui leur manufacture de chandails pour femmes.

Retour de l'histoire, l'affiche du Montreal Trust redit aujourd'hui que la bâtisse est à vendre. «La pancarte est encore là, mais c'est vendu à toutes fins utiles. Il ne reste que les détails à mettre au point», explique notre jeune vieillard de 72 ans, avec une certaine tristesse dans la voix.

«C'est dur de réaliser que les siens ne continueront pas ce qu'on a bâti de peine et de misère, pendant trente ans. Ma fille de New York ne veut pas revenir à Montréal. Et la cadette a un bon job comme comptable dans une grosse firme, au centre-ville. Ce serait trop dur pour elle ici.»

Matricule 82006

La tristesse donne alors cours à quelques larmes sur ce visage énergique qui a tout traversé sans jamais fléchir. «J'avais un garçon, vous savez, mais je l'ai perdu à l'âge de trois ans et demi. La dernière chose qu'il m'a dit c'est: Papa amène moi avec toi.»

C'était en Allemagne en 1944. Comme plusieurs juifs de sa Roumanie natale, Stern, sa femme et son fils, avaient été déportés au pays de Hitler. On lui avait demandé de laisser son fils avec sa grand-mère ou une autre femme pendant une couple

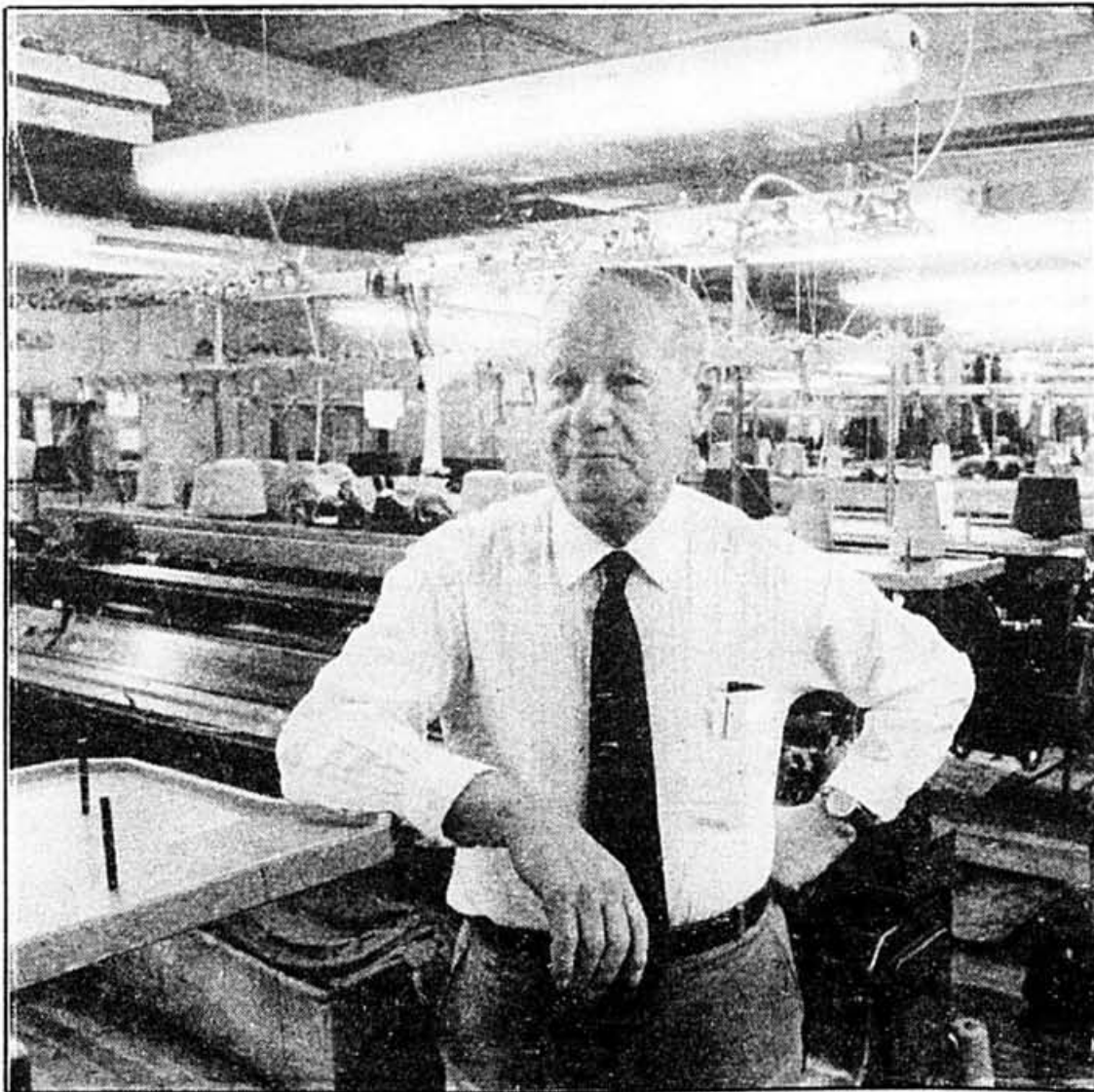


photo Pierre McCann, LA PRESSE

À 72 ans, Martin Stern gère toujours l'usine de chandails qu'il a bâtie dans le Mile-End et qu'il aurait bien aimé léguer à son fils, hélas tombé aux mains des Nazis en 1944.

d'heures, le temps pour lui et sa femme de passer devant le comité de sélection. Stern fut envoyé dans un camp de concentration (numéro matricule 82006). Il devait retrouver sa femme, aussi dirigée vers les camps de la mort, un an plus tard. Mais il ne revit jamais son fils. «On gazait immédiatement les enfants juifs», précise un Martin Stern, qui a perdu toutes ses réserves. Il avait consenti à une demi-heure d'entrevue: nous parlons depuis plus de deux heures et le problème c'est maintenant de l'arrêter.

Va-t-il bientôt prendre sa retraite? Pas question de s'exiler en Floride. Il aimerait tout juste ralentir un peu, faire du 9 à 4,

cinq jours par semaine. Décidément un autre monde s'achève rue Saint-Laurent. Comme Stern, la plupart des juifs qui y ont bâti les petites usines de vêtement, les marchés en gros et les abattoirs de volailles voient leurs enfants se diriger vers les grosses firmes professionnelles du centre-ville.

Que pense-t-il des nouveaux arrivants qui veulent révolutionner le Mile-End? «Je négocie avec eux (Gérard Déziel et François Prévost) depuis six mois. Nous sommes devenus amis. Ils vont décrocher le gros lot. Si j'étais plus jeune, j'embarquerais avec eux comme associé.»

Peut-être que finalement, au

delà des différences de langue et de culture, les bâtisseurs de 1985 ne sont-ils pas si différents de ceux de 1960.

L'autre témoin

De l'autre côté de la rue, voisin du nouveau restaurant Prévost & Cie, se trouve un autre témoin exceptionnel et radicalement différent de Martin Stern.

La longue chevelure blanche descend jusqu'aux épaules, les petits yeux perçants dans un visage couvert d'une barbe à la Hô Chi Minh, une croix de bois sur la poitrine, Martial Hogue porte fort bien ses 77 ans. Il se définit d'abord comme poète-

peintre puis opte finalement pour le titre de «marginal de carrière».

«Pas question de vendre ma maison. C'est mon domicile, ma patrie», martelle Martin Hogue qui est né, a grandi et veut mourir dans le quartier. Il y a eu quelque part les «vingt années de vagabondage, particulièrement à Toronto», mais le poète du Mile-End se fait discret sur ses incursions à l'étranger.

Il est par contre intarissable sur l'hôtel construit par son grand-père à l'angle Saint-Laurent et Saint-Viateur, sur l'atelier de couture de son père, sur Pierre Casgrain (le mari de la célèbre Thérèse) qui venait chaque mois collecter les loyers dans le coin... Il peut aussi bien discourir sur la crise de 29 que sur la crise d'octobre 70. Inconditionnel de Duplessis, il ne tarit pas d'éloge pour la loi 101, mais s'affiche comme un monarchiste inconditionnel. Il a même déjà fondé l'Association Chénier, pas Jean-Olivier, le patriote québécois, mais André, le poète français décapité pour avoir décrié les excès de la révolution.

Martial Hogue n'est pas surpris du regain de vie de la Main du Mile-End. «Le centre-ville se déplace vers le centre géographique de l'île. C'était inévitable.» Et voilà!

Le monde ordinaire

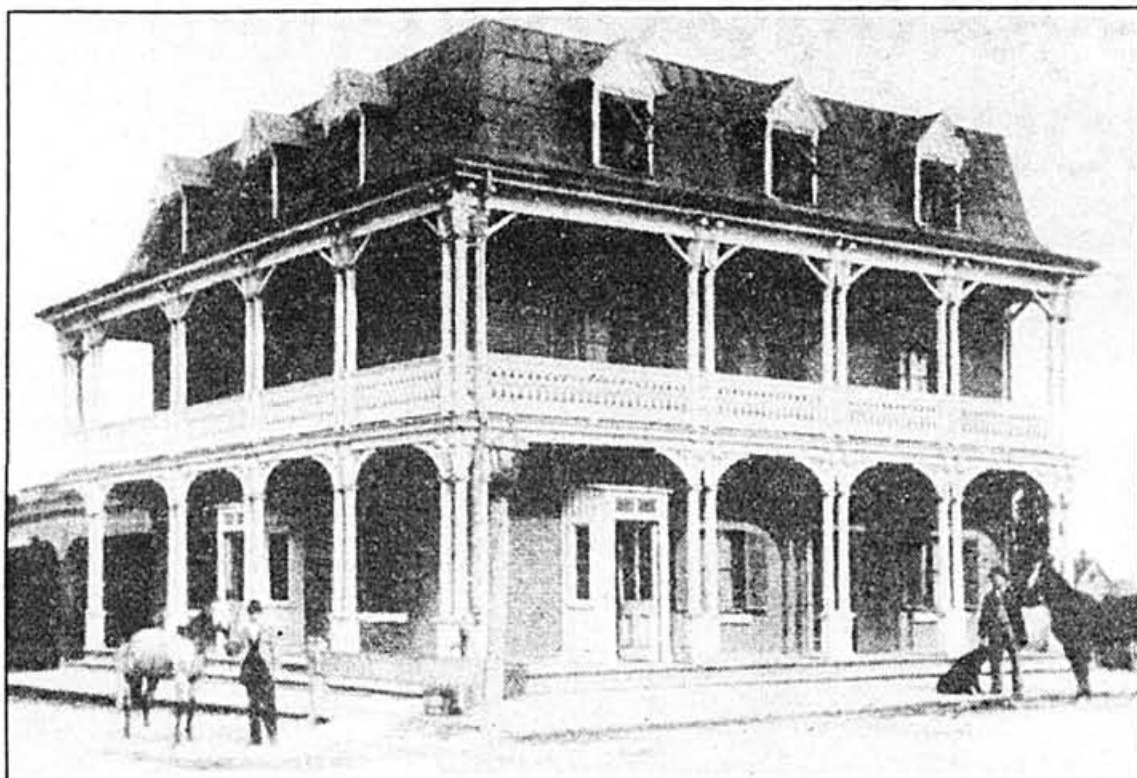
À côté des Martin Stern et Martial Hogue il y a le monde ordinaire du Mile-End, les résidents petits propriétaires ou locataires.

Ayant concentré leur énergie sur la rue Saint-Laurent, les nouveaux arrivants ont jusqu'ici peu modifié le tissu urbain du quartier. La plupart des nouveaux commerces apparaissent en effet dans d'anciennes usines, souvent désaffectées ou en voie d'extinction.

Mais le regain de vie de la Main aura bientôt des effets sur l'ensemble du quartier, de Saint-Denis à l'avenue du Parc. Les archives de Montréal indiquent en 1982 un relevé démographique particulièrement diversifié: 80 communautés ethniques (Juifs, Italiens, Grecs, Portugais...) avec un important bloc de plus de 35 p. cent de Québécois francophones.

Y aura-t-il encore de la place pour eux dans le Village du milieu que les nouveaux arrivants veulent ériger au cœur de l'ancien Mile-End?

LE MILE-END EN MUTATION



C'est à cheval qu'ont posé fièrement le grand-père et le père de Martial Hogue devant l'hôtel construit au début du siècle, à l'angle des rues Saint-Laurent et Bernard.

photo Martial Hogue



L'édifice a changé et l'hôtel s'est transformé en brasserie mais Martial Hogue est toujours là pour témoigner de la continuité dans le changement.

photo Pierre McCann, LA PRESSE

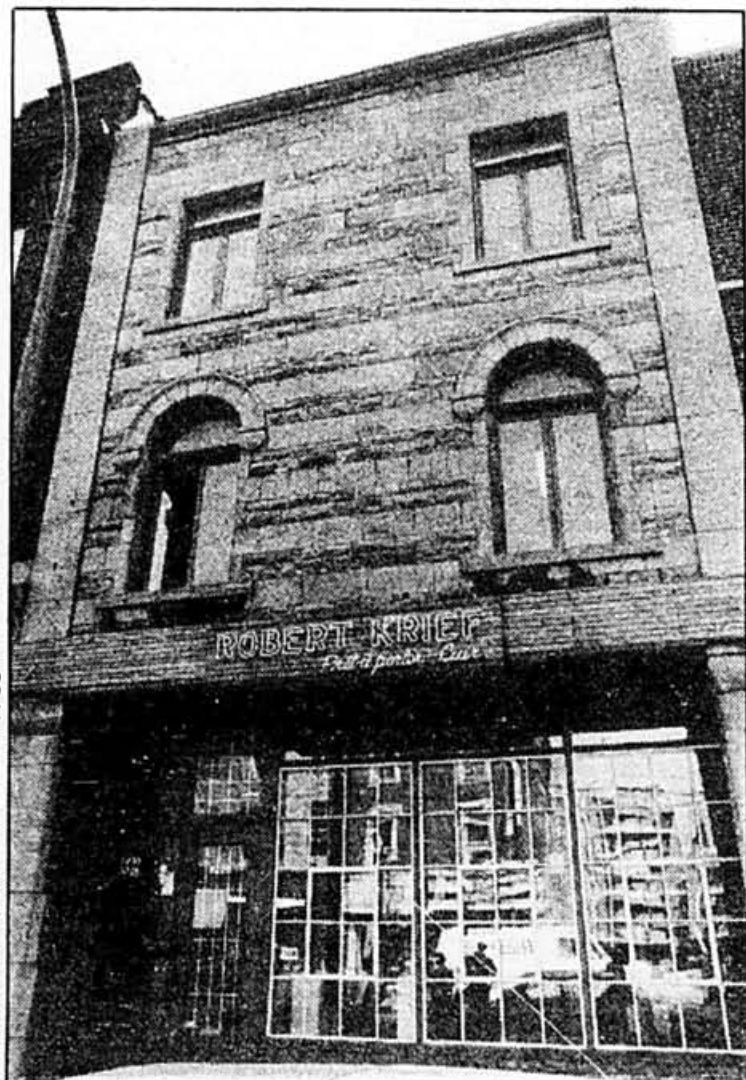
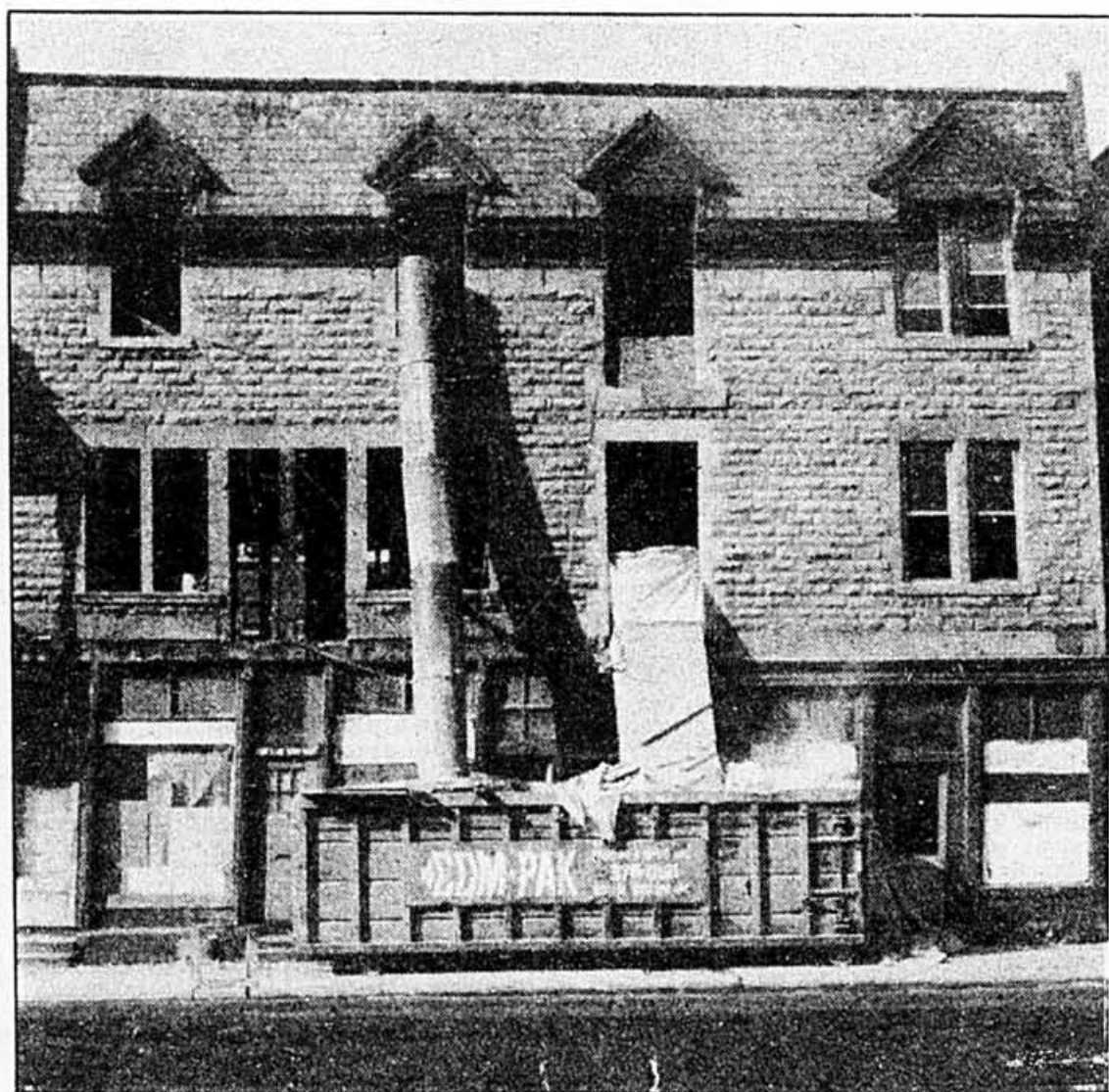


photo Paul-Henri Talbot, LA PRESSE

D'une vieille manufacture de sacs à main fermée depuis dix ans, Richard Carbonnier a fait un coquet petit édifice dont le jeune architecte est à juste titre bien fier.



C'est avec un remarquable sens de l'esthétique et un respect religieux du patrimoine qu'André Lajoie et André Lafortune ont restauré le vieux building qui abritera bientôt une brasserie à saveur internationale.

Garneau: des militaires jusqu'à l'astronaute

Les médias d'information nous ont déjà tracé le portrait de Marc Garneau, premier astronaute canadien, originaire de Québec. Ils nous ont appris qu'il était capitaine de marine, qu'il était le fils d'un militaire de carrière et vétéran de la Deuxième Guerre mondiale, André Gar-



Raymond Dionne

neau, brigadier général à la retraite. Là s'arrête sa généalogie ascendante. Pourtant les antécédents militaires du capitaine Garneau ne datent pas d'hier; ils remontent même à plus de deux siècles.

Le père d'André, le colonel Gérard Garneau, en compagnie de son cousin et ami intime, le major Braun Langelier (fils de l'ancien maire de Québec et lieutenant-gouverneur Sir François Langelier et de Lady Langelier, née Marie-Louise Braun), alors lieutenant dans le 22e Bataillon (l'ancêtre du 22e Régiment), s'étaient particulièrement distingués par leur fidélité au devoir et leur magnifique courage sous le feu, sur les champs de bataille d'Europe, au cours de la Première Guerre mondiale. Braun s'était vu décerner la croix militaire (M.C.). Quant à Gérard, il deviendra l'aide de camp du gouverneur général du Canada, et, au cours de la Deuxième Guerre mondiale, commandant de la zone militaire d'Ottawa.

Le père de Gérard, Édouard Burroughs Garneau, était le fils de l'honorable Pierre Garneau, homme d'affaires, ministre et maire de Québec, et le frère de Sir George Garneau, également maire de Québec, qui fut l'organisateur en chef des fêtes du tricentenaire de Québec, en 1908 (on lui a érigé un monument sur les Plaines d'Abraham); il était surtout connu comme négociant et conseiller législatif. Il avait épousé, en 1882, Laure Braun, issue du mariage de Frédéric Braun, avocat de Québec, et de dame Laure de Sales Laterrière, fille aînée de Marc-Paschal de Sales Laterrière, seigneur des Eboulements: c'est ce qui expliquerait l'origine du prénom de Marc, qu'on retrouve chez les

descendants, dont l'astronaute Marc Garneau.

Si Édouard Burroughs ne semble pas avoir été attiré par le métier des armes, par contre, son beau-frère, Eugène Braun, grâce à l'influence de l'honorable Pierre Garneau, qui était président de la Compagnie Québec Steamship, fut engagé comme officier de marine à bord du S.S. Roraima, qui faisait la navette entre la Grande-Bretagne, New York et les Antilles. Il avait une brillante carrière devant lui. Malheureusement, à l'occasion d'une escale au port de Saint-Pierre, à la Martinique, le 8 mai 1902, se produisit l'un des plus grands cataclysmes du siècle: l'éruption volcanique de la montagne Pelée. Eugène, à peine âgé de 32 ans, périt, sous une pluie de feu et une avalanche de cendres, en compagnie de tous les membres de son équipage et de tous les habitants de la ville: au total, 28000 victimes en moins d'une minute.

Le père d'Eugène et de Laure Braun, Frédéric Braun, avant d'être nommé au poste de secrétaire général des Travaux publics du Canada, au moment de la Confédération, avait été capitaine d'une compagnie de milice. Son frère, le docteur Edmond Braun, au moment de la guerre de Sécession, s'était enrôlé dans l'armée nordiste, en qualité d'officier médical responsable d'un hôpital militaire.



Frédéric Braun, arrière-arrière-grand-père de Marc Garneau, est ici en uniforme de capitaine de milice, à Québec, vers 1865.

(Archives privées de Mme Roland Champoux, de Québec).



Marc Garneau, originaire de Québec, le premier Canadien à devenir astronaute.

Le père de Frédéric et d'Edmond, Philippe Braun (aussi écrit Brown), en tant qu'armurier sur la rue Saint-Jean, à Québec, avait entretenu d'excellents rapports avec les soldats britanniques en garnison à Québec, qu'il comptait parmi ses fidèles clients. Son oncle et parrain, Isaac Coulombe, l'un des premiers armuriers de York (aujourd'hui Toronto), y joua un rôle identique.

Tradition militaire

Mais la tradition militaire a vraiment débuté avec Johannes Philipp Braun (il signait Philipp Braun, sans tréma, et plus tard, Philipp Brown), père du précédent. Il est intéressant de signaler, en passant, que l'astronaute Marc Garneau a deux frères qui s'appellent Philippe et Braun.

Né à Calden, dans le landgraviat (sorte de principauté) de Hesse-Cassel, en Allemagne, en 1746, Philipp Braun fut enrôlé comme soldat mercenaire en 1776, au moment de la guerre de l'Indépendance américaine. Avec le régiment de grenadiers Von Rall (rendu célèbre par le best-seller de Sandra Parette: *Les tambours de l'hiver*), il participa à plusieurs batailles contre les « rebelles » américains. Fait prisonnier avec quelque 900 autres Allemands, à la bataille de Trenton, au New Jersey, le lendemain de Noël 1776, par le général et futur président George Washington (ce fut le plus brillant fait d'armes de sa carrière), il fut libéré en 1778. Il arriva à Québec, le 25 juin 1780, avec des renforts britanniques et allemands. Cantonné à l'île d'Orléans, il épousa, après la guerre, soit le 27 janvier 1784, à Saint-Laurent, Marie-Louise Coulombe.

En juin 1785, il ouvrit une bou-

tique d'armurier sur la rue Saint-Jean, au coin de Sainte-Angele (à l'emplacement de la boutique d'opticiens Valentine); on peut facilement l'identifier sur le plan-relief de Duberger. En 1783, il entra au service de l'Ordonnance, aux Nouvelles Casernes (rue de l'Arsenal), en qualité de maître armurier; il y restera jusqu'à sa mort en 1813. Inhumé au cimetière des Picotés, ses restes seront transférés, en 1861, au cimetière Belmont, où ils reposent toujours.

Un grand nombre de descendants de Philipp Brown se sont illustrés dans le métier des armes: on en retrouve parmi les patriotes de 1837-38, à la guerre de Sécession, aux deux guerres mondiales, à la guerre de Corée, à l'intérieur des forces alliées de l'OTAN, etc. Comme quoi, « bon sang ne peut mentir ».

Apparenté aux familles Braun par le biais de ma grand-mère, Alice Braun (arrière-arrière-petite-fille de Philipp), comme bien d'autres descendants, je me suis souvent fait poser la question, à savoir s'il y avait un lien de parenté avec la tristement célèbre Eva Braun, maîtresse puis épouse d'Adolf Hitler: c'est d'ailleurs l'une des raisons qui m'ont poussé à faire des recherches sur le sujet. Que les descendants de Philipp Braun soient rassurés: après avoir remonté plusieurs générations en Allemagne, je puis leur affirmer qu'il n'en existe absolument aucun. Pas plus qu'il n'en existe avec Wernher von Braun, le célèbre ingénieur allemand naturalisé américain, surnommé « le père de l'âge spatial », qui fut à l'origine de la conquête de l'espace... et de la nouvelle vocation du capitaine Marc Garneau. □

plus

Éditeur
Roger D. Landry

Coordination
Paul Longpré

Responsable
des chroniques:
Pierre-Paul Gagné
Tél.: (514) 285-7070

Page couverture:
Robert Nadon

Mise en page:
Jacques Gagnon
Fernand Marcotte

Collaboration

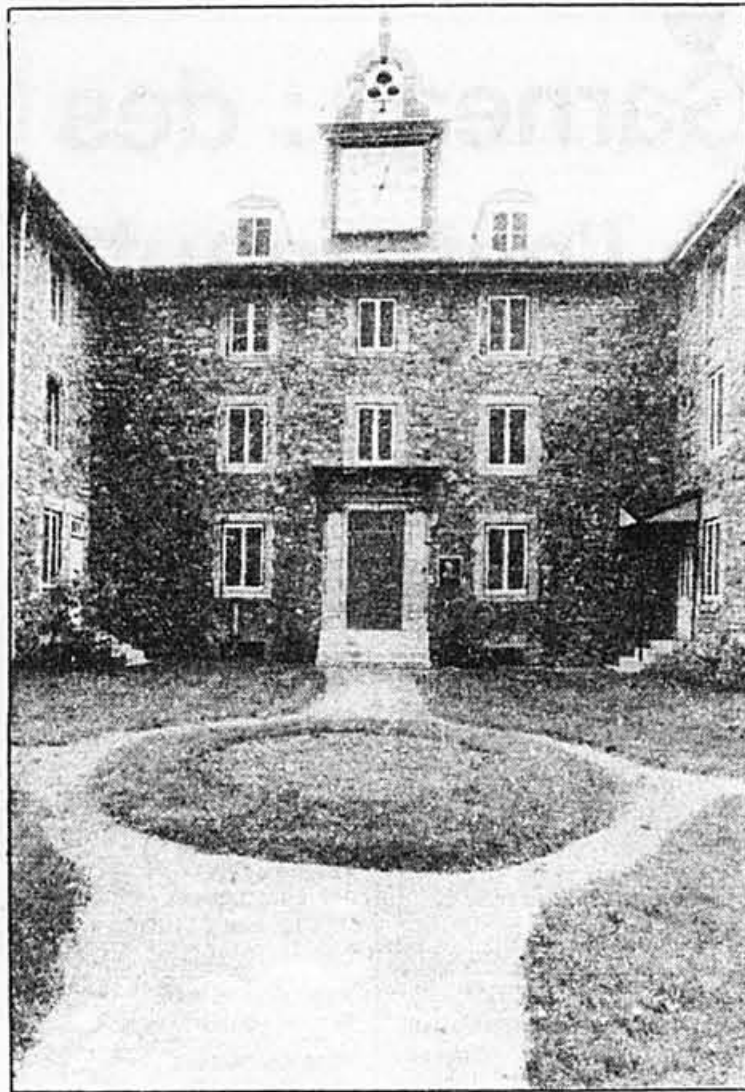
Philippe Barbaud
Jean Basile
Berthio
Raymond Dionne
Jean-François Doré
Claire Dutrisac
Diane Gagné
Serge Grenier
Gérard Lambert
Yves Leclerc
Marie Lessard
Mario Masson
Simone Piuze
René Viau

Toronto Michel Labrecque
Vancouver Daniel Raunet
Moncton Achille Michaud
Mexico Francis Pisani
Managua Jacques Lemieux
San Salvador Édith Coron
Paris Jean-François Lisée
Rome Jean Lapiere
Bruxelles Claude Moniquet
Genève Angelica Roget
Chypre Robert Pouliot
Tokyo Huguette Laprise
Taiwan Jules Nadeau

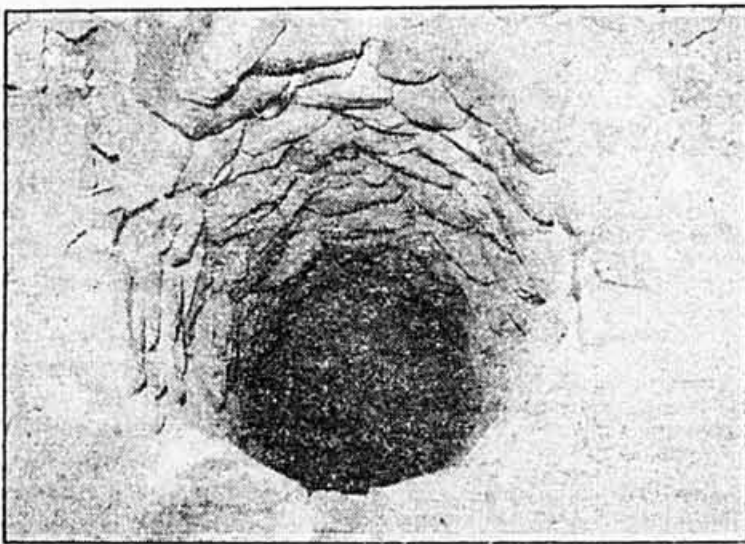
Publicité

Responsable
des cahiers spéciaux
Manon Chevalier

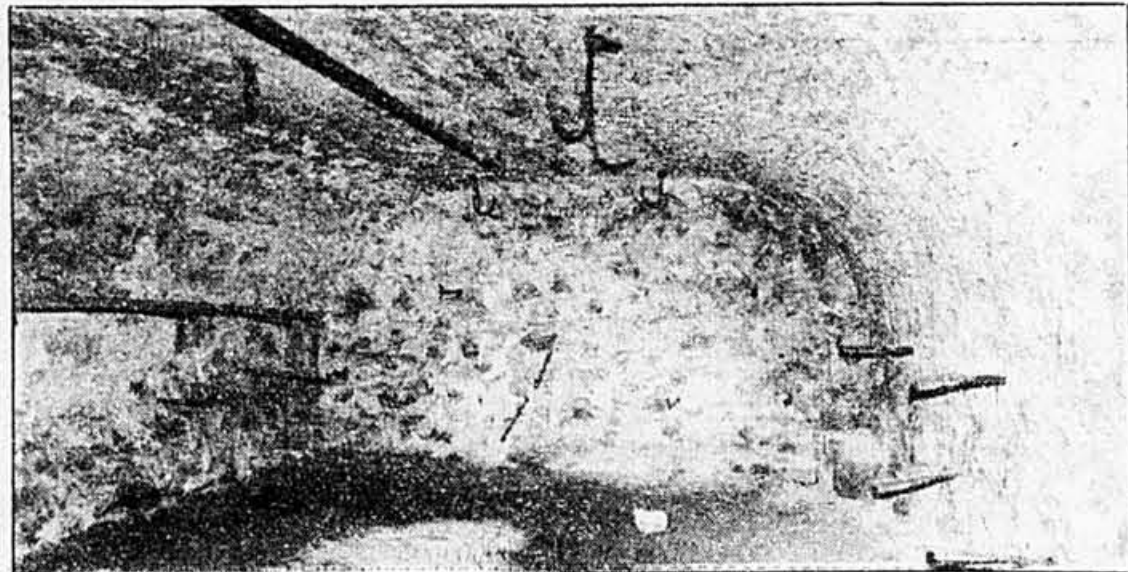
Secrétariat
Micheline Perron
Tél.: (514) 285-7319



Immense, le jardin du séminaire Saint-Sulpice, vieux de 300 ans, à l'ombre de l'église Notre-Dame, au cœur du Vieux-Montréal, dont il organisa jadis la vie.



Puits d'eau, trouvé dans le dernier sous-sol du corps principal du séminaire, en 1982.



Galerie où l'on faisait sécher les viandes.

Marcher entre ces murs-là, c'est aussi impressionnant que d'arriver seul dans le stade olympique. Déjà, y pénétrer c'est quelque chose.

Rien qu'à penser à cet individu curieux que l'on voit quelquefois s'attarder devant la grille et qui regarde chaque détail de cette façade de pierre, avec l'air de brûler d'en franchir la porte, de se promener dans les ailes du bâtiment trois fois centenaire, pour en faire craquer le plancher de bois sous ses pas : moi.

Pour aussi regarder de l'intérieur ce que le monde du dehors a l'air, comme pour mieux saisir ce que devait être la vie dans cette enceinte de pierre, il y a cent, deux cents et trois cents ans. Pas de meilleur prétexte qu'un reportage!

Le séminaire des messieurs de Saint-Sulpice célèbre cette année le troisième centenaire de son inauguration, et on veut profiter de l'occasion pour le faire reconnaître comme monument historique. Ceci pour en entreprendre au plus tôt la restauration.

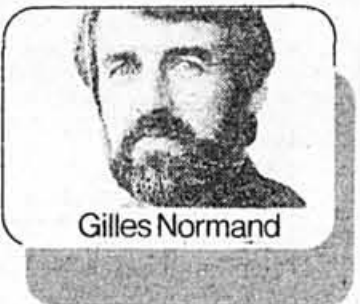
Quatre pièces ont déjà été restaurées, en 1982. Ce sont celles qu'a occupées Mgr de Pontbriand, évêque de Québec, qui s'était réfugié à Montréal en 1759, avant la bataille des Plaines d'Abraham, jusqu'à ce que la tuberculose l'emporte, le 8 juin 1760, à l'âge de 51 ans. Du séminaire de Montréal, l'évêque de Québec continuait à diriger tout son diocèse. Ces appartements, qui cachaient deux foyers datant de 1685, sont de nos jours réservés au supérieur provincial des Sulpiciens, Émile Goulet, originaire de Saint-Isidore de Dorchester et prêtre séculier de Saint-Boniface. On a de plus fait un grand ménage dans la suite qu'occupe, depuis juillet dernier, le cardinal Paul-Émile Léger.

Les Sulpiciens seigneurs de Montréal

Des documents témoignent des premiers temps de la seigneurie de Montréal, administrée depuis 1663 par les messieurs de Saint-Sulpice, tout comme celles de Saint-Sulpice, dans la région de Joliette, et du Lac des Deux-Montagnes, dans la région d'Oka. Si on s'y retrouve aujourd'hui, c'est grâce surtout au travail minutieux de Jean-Baptiste Bédard, un des

LE SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE

L'histoire a un trésor au cœur du Vieux-Montréal



Gilles Normand

premiers Sulpiciens canadiens, qui a mis de l'ordre dans les vieux papiers, a dessiné des cartes et copié d'innombrables documents.

Le corps principal du séminaire, rue Notre-Dame, fut inauguré en 1685, trois ans après le commencement des travaux de construction. Les autres ailes sont apparues vers 1701, du côté ouest, vers 1711 du côté est, le presbytère de l'église Notre-Dame proprement dit, relié au séminaire et construit vers 1850, et le réfectoire, en 1910, qui prolonge vers l'arrière l'aile ouest.

Les puissantes massonneries du sous-sol qui, soutient-on, pourraient porter un gratte-ciel, abritent trois étages voûtés. La plus profonde et la plus petite de ces galeries servait à faire sécher les viandes, tandis que les autres étaient utilisées pour la conservation des légumes et des fruits et pour l'entreposage du vin.

Avant 1865, Notre-Dame était

l'unique paroisse de Montréal, tandis que les chapelles et autres églises en étaient les succursales. Les prêtres de Montréal demeuraient tous au séminaire et se rendaient, chaque matin, dans leurs dessertes.

L'inauguration de l'église Notre-Dame remonte à 1829, alors que la première pierre en fut posée en 1824.

En 1845, la paroisse Notre-Dame comptait 33 361 âmes, dont 32 032 de langue française. Les faubourgs étaient divisés en neuf quartiers. La moitié du séminaire abritait les séminaristes mais, si une soixantaine de chambres étaient à leur disposition, on peut dire qu'il y eut très peu de séminaristes dans ce séminaire, d'autant plus que le Grand séminaire, rue Sherbrooke, ouvrit ses portes dès 1857. L'autre moitié du bâtiment abritait une quarantaine de chambres pour loger les messieurs de Saint-Sulpice, et on y employait, en 1846, treize domestiques.

En 1927, la cour intérieure a été aménagée en jardin, dans le plus pur style français, avec ar-

Photos
**JEAN GOUPIL et
ARMAND TROTTIER**

bres fruitiers et autres, pelouses et promenades.

Les messieurs de Saint-Sulpice y jouaient à la pétanque dans les allées, et ils y prenaient le café, l'été bien sûr.

Aujourd'hui, le vieux séminaire loge en permanence 27 prêtres, dont le provincial des Sulpiciens, le secrétaire provincial, le chapelain de Notre-Dame de Bonsuccurs, le curé de Notre-Dame et trois prêtres de la cure, le cardinal Léger, devenu sulpicien en 1929 avec la permission de son évêque, alors qu'il était vicaire et prêtre séculier de Valleyfield.

Les Sulpiciens célébreront le troisième centenaire de leur séminaire par diverses manifestations qui seront annoncées bientôt, et parmi lesquelles une exposition de photos de Michel Maillard, dans le cadre d'un projet du ministère des Affaires culturelles du Québec. □

L'horloge du séminaire, jadis la seule de la ville

La magnifique horloge qui orne la façade du séminaire de Saint-Sulpice marque toujours le temps fidèlement, depuis près de trois siècles. Aujourd'hui, ses aiguilles sont mues à l'électricité.

Cette horloge a été acquise par les Sulpiciens au début du 18^{ème} siècle, au coût de 800 francs (\$300 à \$400 à l'époque), pour remplacer un autre appareil en usage avant 1701, et dont les restes reposaient encore au grenier au début du régime anglais.

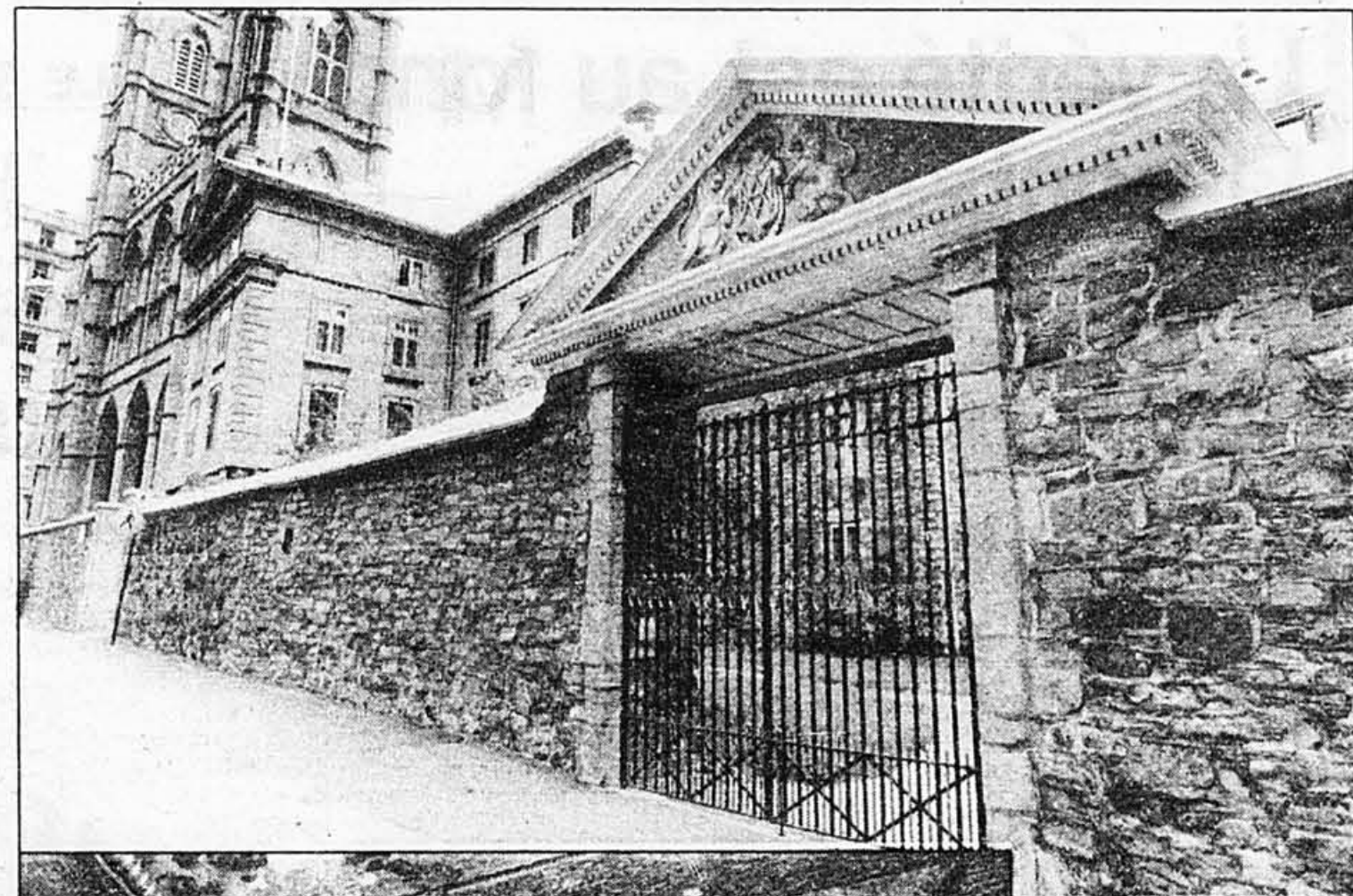
L'horloge actuelle fonctionna sans défaillir durant une cinquantaine d'années, avant que ne survienne un premier bris. On la répara à trois reprises avant qu'une quatrième intervention ne soit pratiquée pour que l'on entende sa sonnerie aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison.

Le cadran en fut gravé par Paul Labrosse et doré par les sœurs de la Congrégation, qui recouvrirent aussi d'or les aiguilles, dont la conception appartient à Liébert.

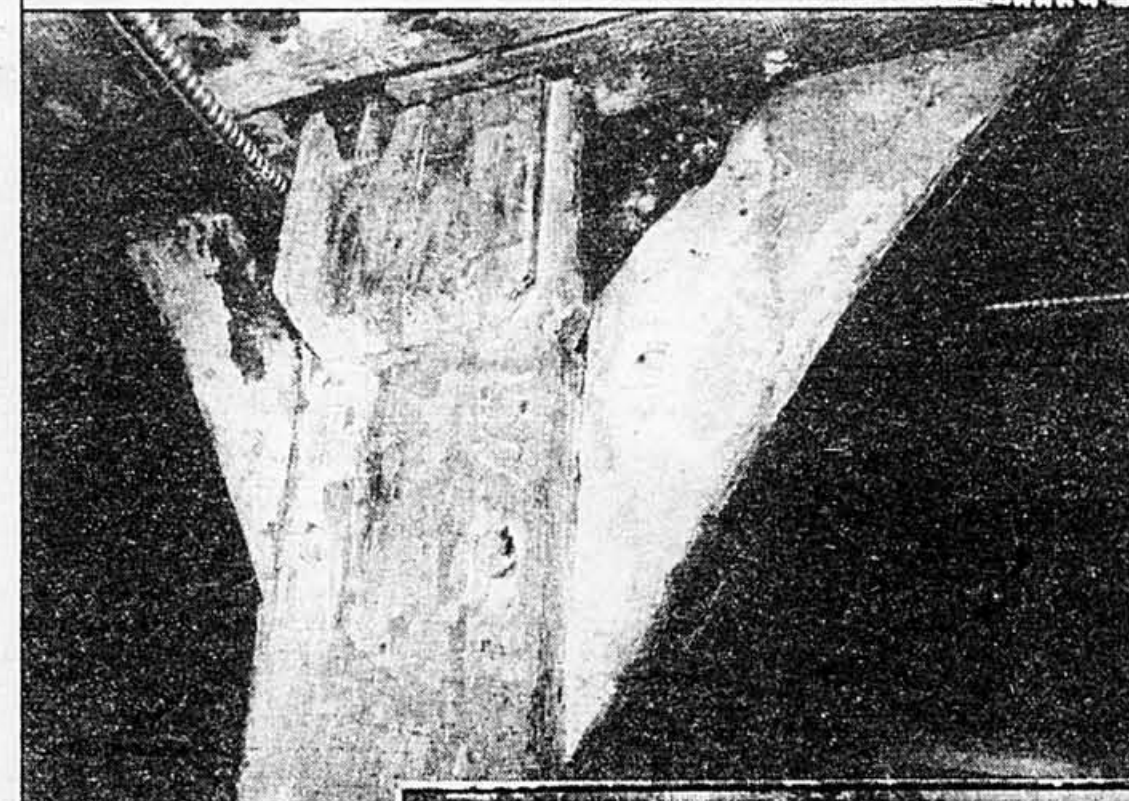
« C'était la seule horloge de la ville, » précise Mgr Olivier Maurault dans son histoire de l'église Notre-Dame de Montréal, intitulée *La Paroisse*.

« Les gros marchands écossais et anglais, poursuit-il, se sentaient humiliés de demander l'heure au séminaire. Quand ils construisirent Christ Church, en 1814, rue Notre-Dame, ils placèrent un cadran au clocher, mais ce cadran, paraît-il, s'obstina à ne pas marquer l'heure jusqu'à l'incendie de l'église en 1856. Et l'horloge du séminaire resta seule dans la ville à sonner le temps. Hélas! depuis que les horloges publiques se sont multipliées, l'aieule a cessé de parler. On a essayé de lui redonner une voix, mais elle persiste à se taire... »

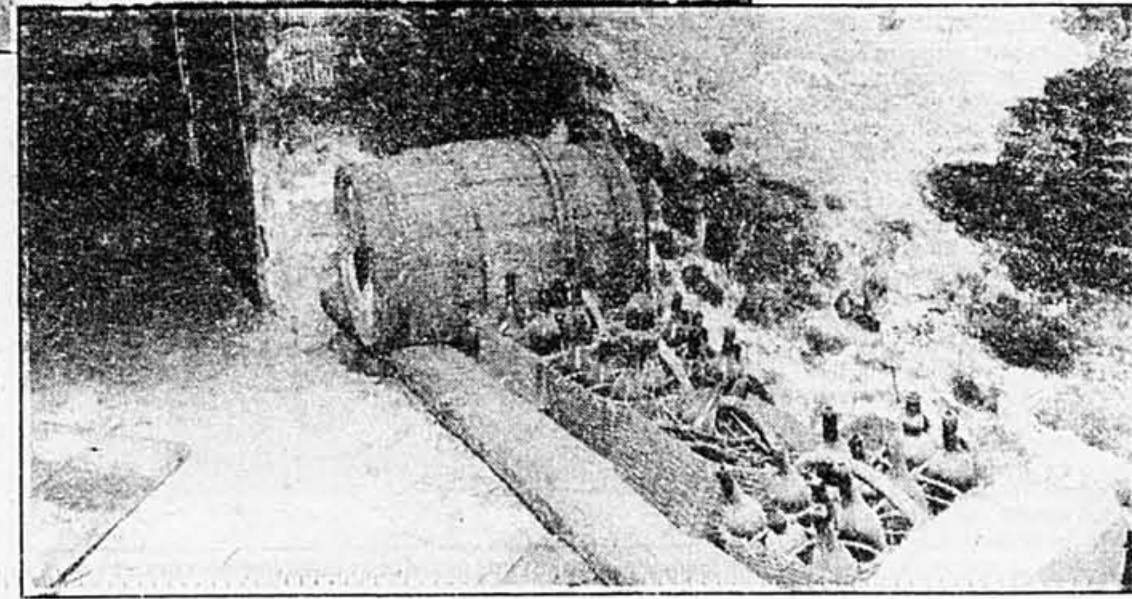
G. N.



Vue de la rue Notre-Dame : la grille du séminaire, et l'église Notre-Dame.



Vieilles poutres et chevilles de bois, au grenier.



Galerie souterraine où l'on entreposait le vin. Celui-ci, tiré d'un fût, était vidé dans des bouteilles que l'on montait dans des paniers au réfectoire.

La vérité est au fond de la poubelle

Visitez vos poubelles ! Cent ans et plus après sa création le 7 mars 1884 par le Français Eugène Poubelle (1831-1907), préfet de la ville de Paris, la poubelle — cette grande méconnue — est enfin valorisée. Récupération oblige, on s'aperçoit que les ordures valent leur pesant d'or. Parallèlement à cette prise de conscience des écologistes d'abord puis des industriels, la poubelle et son contenu acquièrent un statut digne d'objets scientifiques. À Paris une exposition au centre Pompidou en fait son thème. Ailleurs, pour les *garbiologistes* américains, par exemple, la vérité est au fond de la poubelle. Comme quoi, les déchets des uns font le bonheur des autres.

Selon le pape de cette nouvelle discipline tenant à la fois de l'archéologie et de la sociologie qu'est la *garbiology*, l'ordure, nous dit William Rathje, nous en apprend beaucoup sur nos modes de fonctionnement. C'est aussi un bon indicateur de nos différences et de nos inégalités.

Ces spéléologues du détritisme ont fait du dépotoir leur terrain d'étude. En la disséquant, ces pathologistes de la poubelle ont fait des découvertes. Ainsi, curieusement, le taux de déchets de viande augmente quand le prix du boeuf monte. Probablement parce que les gens achètent alors plus de bas morceaux, plus gras. Ces Sherlock de la fange ont également constaté que les marques les plus chères, quel que soit le produit, sont plutôt achetées par la classe moyenne que par la haute bourgeoisie. Persuadés que l'ordure ne ment pas, les *garbiologistes* de l'Université de l'Arizona étudient minutieusement les ordures provenant de la ville de Tucson afin d'analyser les comportements des différents groupes socio-économiques.

Autant en emporte le vent

Si la poubelle entre désormais dans l'ère du rationnel, les *garbiologistes* ne sont pas les seuls à se pencher sur la question. Avant eux les archéologues et les paléontologues s'y sont intéressés. Ils n'ont, il faut bien le dire, guère le choix. Le seul moyen d'étudier une civilisation disparue, ce sont des restes. Et là, tous les restes sont considérés, même le coprolithe. Au fait, c'est quoi un coprolithe? C'est... enfin... du cacà fossile. Buckland, l'un des plus illustres géologues d'Angleterre a, le premier, attiré son attention sur ce vestige singulier. Là où l'archéologue américain R.S. MacNeilsh et son équipe ont réussi, en étudiant les déchets et les restes de végétaux, à suivre le passage



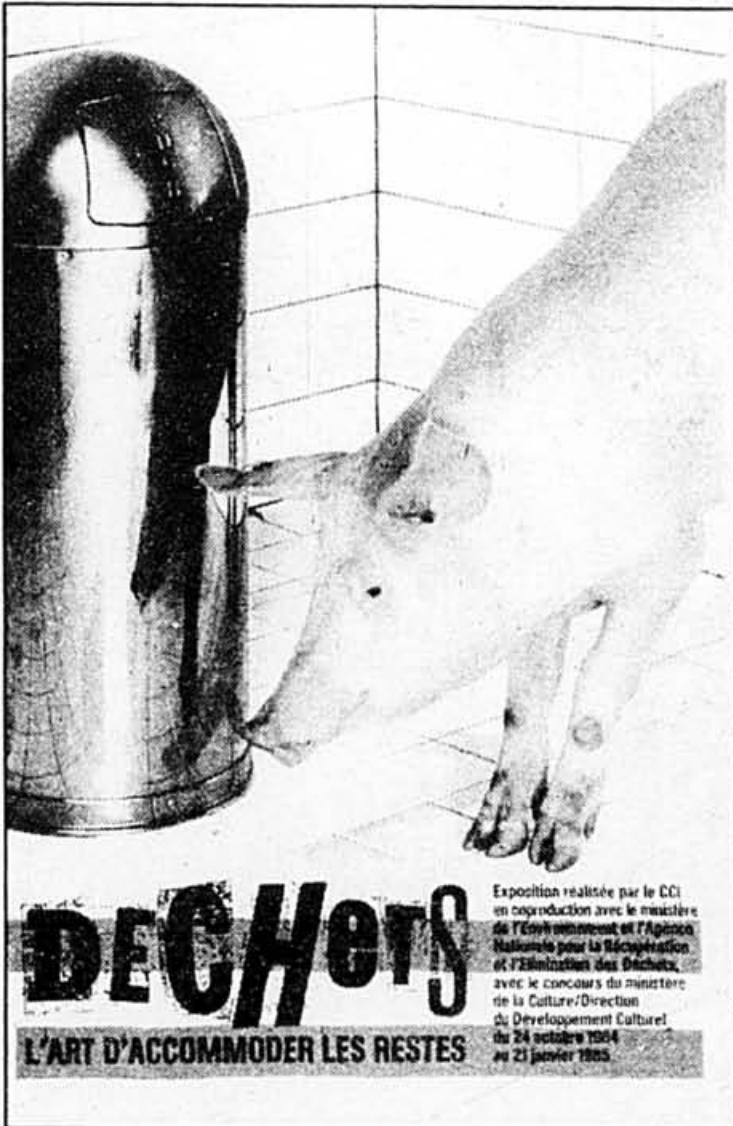
René Viau

progressif de la chasse et de la cueillette à l'agriculture sur une période de 12.000 ans dans la vallée mexicaine de Tehuacan, son collègue, le Canadien E.O. Callen, entreprit une étude méticuleuse des coprolithes découverts dans les sites fouillés. L'analyse qu'en fit Callen permit de reconstituer l'évolution du régime alimentaire des hommes de l'ancienne vallée de Tehuacan, complétant l'étude des restes de végétaux mis au jour dans les habitats des diverses périodes de l'occupation ancienne.

Pour les témoins de l'avenir,

nos immondices auront-elles une aussi grande valeur archéologique? Pas si sûr. S'épanouissant durant les années de consommation des dernières décennies, la poubelle tend de plus en plus à subir un régime amaigrissant. Il convient désormais de gérer le déchet. Au «dis-moi ce que tu jettes et je te dirai qui tu es» s'ajoute le «dis-moi ce que tu jettes et je te dirai combien cela vaut».

À Besançon, ville moyenne de 120.000 habitants, une action concertée a été tentée par la mairie dans le domaine de la récupération et de la valorisation des déchets urbains. Mais avant de mettre sur pied des collectes sélectives qui permettraient l'enlèvement, non seulement du verre et du papier comme cela se faisait déjà dans certains secteurs du centre ville, mais aussi du PVC, du carton, des déchets toxiques industriels et ménagers, il fallait poser un diagnostic donc étudier en détail le problème. Les collectes sélectives seront d'autant plus efficaces qu'elles tiendront compte des habitudes locales et qu'elles seront



La poubelle, ce n'est pas nécessairement une porcherie.



précédées de campagnes de sensibilisation.

Il n'y a pas qu'à se pencher pour récupérer l'Eldorado du déchet de nos sociétés d'abondance. Des investissements s'imposent. À Marseille, les déchets domestiques de la ville, transportés par train spécial, ont envahi, à une distance de 75 km, une zone de 30 hectares de terrains agricoles que la ville a dû racheter. Pour arrêter l'inexorable progression, un projet de recyclage des ordures par broyage et fermentation biologique est à l'étude. Il permettrait de restituer de l'humus afin de fertiliser à nouveau les terrains agricoles ainsi regagnés. En Hollande, l'entreprise la plus importante de compost au monde reçoit environ un million de tonnes de déchets par an. Entassés sur de longues rangées, ces déchets sont recyclés pour en faire du compost. Elle en produit 125.000 tonnes par an.

Ailleurs les champs d'immondices sont transformés en gisement de méthane; l'incinération des ordures alimente des systèmes de chauffage industriel ou

collectif: des «bourses du déchet» où l'offre rencontre la demande sont créées.

Un article à recycler

Qu'est-ce qui fait qu'un déchet devient un déchet? Avant tout: le temps. Une fois dépassée la permanence du besoin et du service qu'un produit est censé satisfaire... il disparaît. Ainsi, cet article même que vous lisez. Après une période plus ou moins longue de purgatoire selon les individus, il recevra avec ce journal en entier peut-être quelques gouttes de peinture ou des épluchures de pommes de terre pour finalement rejoindre le fond de la poubelle. Le papier représente à lui seul de 20 à 50 p. cent du poids de nos ordures et les statistiques indiquent que les Canadiens en «consomment» en moyenne 215 kg par an, se plaçant au deuxième rang mondial derrière les États-Unis (289 kg par année).

En France où la consommation moyenne de papier est de 115 kg par habitant, 12.000 tonnes

Les déchets des uns font le bonheur des autres



de papier sont jetées chaque jour aux ordures et au moins 4,5 millions de tonnes pourraient être récupérées chaque année. Dans ce pays où le bois n'abonde pas, le recyclage pourrait être la clé d'un approvisionnement plus économique. Pourtant les collectes sélectives n'en rapportent que 100,000 tonnes par an. Elles ne sont encouragées que faiblement. Pas assez blanches: les papiers recyclés bien qu'ils soient d'excellente qualité se vendent mal!

Si l'on veut que les ordures rapportent, ou du moins atténuent, la charge financière de leur traitement par la communauté, il faut les séparer, écartant autant que possible leur composantes: métaux; plastiques; verre et papier.

En Champagne, les poubelles d'ordures ménagères, une fois les papiers enlevés, sont hachées et épanchées entre les rangs de vigne. Les déchets biologiques serviront d'engrais. Les plastiques empêcheront le sol de se raviner.

Le 18 mai 1951 apparaissaient à Lund, en Suède, les premiers emballages jetables. En quelques années, ceux-ci détrôneront les emballages durables. Avec le papier, les emballages constituent le gros du «tonnage» des ordures ménagères. Une poubelle difficile à «photographier» selon les angles multiples qu'elle offre. À chaque peuple ses modes de consommation et ses déchets! En France, toutefois, les 15 millions de tonnes d'ordures ménagères ont une composition à peu près constante: 25 à 35 p. cent de papiers; 15 à 20 p. cent de matières putrescibles; 8 à 10 p. cent de verre; 5 à 8 p. cent de métaux et 6 à 10 p. cent de plastique.

Gros consommateurs d'eau en bouteille de polychlorure de vinyle (PCV), les Français jettent en quantité leurs bouteilles d'Evian et de Vittel vides, impossibles à réutiliser. On peut refondre le PCV pour fabriquer des tuyaux et des gaines pour câbles téléphoniques, mais sa collecte sélective est très coûteuse. De plus, ce plastique, en brûlant, dégage de l'acide chlorhydrique polluant. On tend donc à les récupérer en même temps que les bouteilles de verre où des villes comme Paris, par exemple, bénéficient d'une organisation unique au monde. Avec ce matériau transparent, la plus-value des poubelles est exploitée au maximum.

Depuis un an, les Parisiens ont appris à déposer leurs bouteilles vides — plus de 20 millions — dans les petits caissons de leur quartier destinés à cet usage. Onze camions en font la collecte. Réutilisées, après avoir été triées, nettoyées et revendues, les bouteilles vides paient les frais de l'opération et rapportent de l'argent. Dans une tonne de verre ramassé, 580 bouteilles des modèles les plus courants en France, surtout de vin, peuvent être réemployées. Le reste du verre est broyé et vendu le prix de son poids de calcaire, soit dix fois moins.

Pour fouetter la bonne conscience des donateurs: une motivation humanitaire les incite à stocker à part leurs bouteilles vides. Si chaque Parisien donne plus de deux bouteilles par mois, la ville fait alors un don important à un organisme finançant la lutte contre le cancer. Une aubaine à ce prix-là! Ici surtout pas d'économies de bon geste! □



La récupération de plusieurs sortes de bouteilles se fait assez bien, au Canada, mais c'est encore incomplet.



Plusieurs tentatives de récupération du papier ont été faites dans la région de Montréal, mais aucun programme compréhensif n'a encore vraiment été mis au point.

DEMAIN L'AN 2000

Yves Leclerc



L'ordinateur trouble-fête

Il y a quelques semaines, IBM Canada faisait venir à Montréal Richard Nolan, un des gourous de l'informatisation des entreprises, pour tracer une sorte de tableau de la situation à l'intention des clients importants de la société.

Nolan est célèbre dans les milieux informatiques pour avoir mis au point, il y a une dizaine d'années, la théorie des « quatre étapes » de l'informatisation des entreprises: introduction, propagation, consolidation et intégration. En termes de coûts et d'importance dans l'entreprise, cela signifiait une montée lente pendant la première étape, une accélération pendant la seconde, une croissance soutenue pendant la troisième, et une stabilisation graduelle pendant la quatrième.

Cette façon de voir les choses, explique-t-il, est demeurée valide pendant la fin des années 1960 et les années 1970, et des milliers d'entreprises se sont basées dessus avec succès pour planifier leur propre évolution en ce domaine.

Soudain, au début des années 1980, Nolan et ses associés (il dirige une grosse boîte de consultants) se sont rendu compte que leur belle théorie était battue en brèche par un phénomène nouveau: le micro-ordinateur. Dans beaucoup de compagnies qui se croyaient parvenues à la quatrième étape et qui s'attendaient à voir l'arrivée de nouveaux équipements et de nouveaux logiciels diminuer et les dépenses se fixer à une honnête moyenne, on a découvert que et les innovations et les coûts se mettaient à faire des bonds désordonnés, d'autant plus imprévisibles que les services informatiques eux-mêmes avaient perdu le contrôle des événements.

Les nouveaux appareils pénétraient dans la place sous d'autres titres: traitement de texte, conception assistée, courrier et édition électronique, et dans bien des cas c'étaient les employés et les cadres eux-mêmes, de leur propre initiative,

qui les y introduisaient sans consulter les « spécialistes ».

Le résultat, c'est que sans s'en rendre compte, l'organisation devait vivre avec deux ou même plusieurs types d'informatique, le plus souvent incompatibles entre eux et chacun possédant sa « sphère d'influence ».

Une nouvelle courbe

« Ce qui se passe depuis le début des années 1980, affirme donc Nolan, c'est le début d'un nouveau processus d'informatisation très différent du premier, sur lequel il se superpose. Dans bien des cas, la phase "intégration" du premier cycle coïncide en fait avec la phase "propagation" du nouveau cycle. »

À toutes fins utiles, le micro-ordinateur, outil de travail individuel opposé à l'ordinateur central traditionnel, qui était une ressource collective étroitement contrôlée par des spécialistes, joue le rôle de trouble-fête, et un des grands défis des grandes et moyennes sociétés aujourd'hui (les petites, en général, n'ont jamais connu les grands ordinateurs et sont entrées dans l'informatique par la porte du micro) est de le « ramener à la raison ».

Qu'est-ce que ça signifie en pratique? Cela dépend des compagnies et des mentalités. En bien des endroits, la tendance est de ramener sous l'autorité des services informatiques la multitude souvent disparate des micros qui se sont introduits ici et là. De là sans doute vient notamment la tendance récente à relier systématiquement les PC au « mainframe ».

C'est sur cet aspect que s'étend Richard Nolan, et c'est normal; il s'adresse surtout à des informaticiens qui veulent savoir quel sera leur rôle dans cette nouvelle poussée d'informatisation. Mais je précise tout de suite que cette tendance n'est (heureusement ou malheureusement?) pas la seule.

Ailleurs en effet, on tend à relier ensemble micros et grands

ordinateurs de façon plus « égalitaire » au moyen de réseaux locaux. Ce mode de fonctionnement plus souple est cependant plus complexe à réaliser, et même si on en parle beaucoup depuis trois ou quatre ans, on en voit peu d'exemples pratiques.

Une troisième solution enfin, qui se voit plus souvent là où l'informatisation du premier cycle était la moins avancée (et donc où la tendance à l'intégration des systèmes était moins manifeste), est de laisser les choses évoluer assez librement, en comptant soit sur des réseaux locaux réduits, soit simplement sur des MODEM et des lignes téléphoniques normales pour assurer les liaisons qui se montrent nécessaires.

Conflit d'objectifs

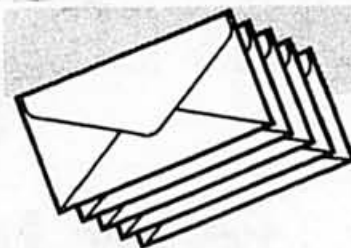
Cette variété dans les réactions est sans doute causée en partie par ce que Richard Nolan appelle une « discontinuité technologique » dans l'évolution des ordinateurs (il compare le phénomène à celui qui s'est produit en aviation lorsque le réacteur est apparu pour remplacer le moteur à hélice), mais je soupçonne qu'elle est au moins autant influencée par un autre facteur.

L'ordinateur central est un équipement collectif, dont l'acquisition est décidée par la direction d'une entreprise sur le conseil des informaticiens spécialisés, et dont l'usage est dicté et géré à partir d'en haut.

L'ordinateur personnel, au contraire, est essentiellement un outil de travail individuel, dont l'usage dépend surtout des décisions de celui qui s'en sert, quelles que soient les règles que les informaticiens et la haute direction veulent imposer. En gros, les cadres et les professionnels l'utilisent s'ils estiment que cela rend leur travail plus efficace et plus agréable, sinon ils se débrouillent pour l'ignorer.

Pour avoir la preuve de cela, il n'est que de regarder tous ces bureaux où, à grands frais, on a installé des systèmes centralisés de consultation de banques de données et de courrier électronique: dans la majorité des cas, personne ou presque ne s'en sert, on continue à griffonner ses mémos sur des bouts de papier et à faire appel aux soins d'une secrétaire ou d'un commis pour fouiller dans des dossiers en papier. Si on se sert de l'ordinateur, c'est pour autre chose, le plus souvent pour des tâches individuelles qui ne font pas appel au réseau: calculs sur chiffrier, rédaction de rapports, maintien de notes personnelles dans une mini-base de données.

Ce qui se passe dans ces cas, c'est que le « bureau sans papier » sert sans doute les objectifs de l'entreprise, mais il n'intéresse pas les individus qui devraient vivre avec. Ils se débrouillent donc pour le contourner, et pour préserver leurs vieilles méthodes de travail, qui avaient du moins le mérite que personne ne pouvait venir y mettre son nez d'en haut.



M. Yves Leclerc,

Je désire faire l'acquisition d'un micro-ordinateur mais j'hésite entre l'IBM-PC et le Macintosh. Mon utilisation serait pour de la programmation de gestion avec des traitements de gros fichiers, et j'aurais besoin d'un bon traitement de texte.

Je désire donc deux lecteurs de disquettes, un minimum de 256 Ko et une imprimante de qualité pour l'impression des rapports.

J'aimerais que tu m'indiques le meilleur choix en te basant sur le rapport qualité prix et sur la disponibilité de l'information et des logiciels. J'aimerais aussi avoir un aperçu des prix pour les deux ordinateurs avec l'équipement indiqué plus haut.

Merci,
René Gauthier, Shawinigan Est

RÉPONSE: Je me sens toujours un peu mal à l'aise pour répondre à ce genre de demande, qui relève bien plus d'un consultant en informatique que d'un chroniqueur. Je crois que mon rôle est plus de dépanner ceux qui sont mal pris ou de donner des informations à caractère plus technique sur les ordinateurs qu'ils possèdent ou envisagent d'acheter que de faire des recommandations d'achat comparatives.

J'ai quand même décidé de répondre à cette question parce que c'en est une qui intéresse actuellement tant de gens, et au sujet de laquelle on a dit et écrit tant de bêtises. De plus, la demande provient d'un individu et non d'une entreprise, et entre donc sous la catégorie « ordinateur personnel ».

Cependant je ferai volontairement abstraction du prix, d'abord parce que j'estime que ce genre de comparaison n'est pas mon rôle, et aussi parce qu'au fond, c'est un élément qui intervient de moins en moins dans la décision: la différence entre les deux machines ne peut être que de l'ordre de 3 à 5 p. cent dans un sens ou dans l'autre, selon les options choisies.

Pour moi, le critère le plus important est la facilité d'apprentissage et le confort d'utilisation, et là à mon avis, Macintosh l'emporte haut-la-main, à la condition d'avoir deux lecteurs de disquettes (avec un seul lecteur, vous passez un temps infini à insérer et retirer des disquettes dans la fente, cela devient vite insupportable).

Ce qui ne veut pas dire que l'IBM-PC est une machine désagréable ou mal conçue, mais il faut admettre que le Mac, sur ce plan, est dans une classe à part. Ceci joue surtout si vous devez utiliser plusieurs programmes, à

LE COURRIER

On adresse le courrier à
Yves Leclerc
La Presse - PLUS
44 ouest, rue Saint-Antoine
Montréal, Qué. H2Y 1A2

tel point que j'ai tendance à dire que si vous devez employer seulement un ou deux programmes, achetez un IBM. Mais si vous comptez en utiliser trois ou plus, achetez un Mac. Surtout que depuis peu, il existe pour le Mac un utilitaire génial (et gratuit, il fait partie du « package » du modèle 512 Ko) appelé Switcher qui permet d'avoir simultanément en mémoire jusqu'à quatre applications et de passer de l'une à l'autre quasi instantanément.

Deuxième critère, la capacité. Quant à la mémoire, l'avantage va au PC, qui peut en avoir jusqu'à 640 Ko (contre 512 pour le Mac), et surtout qui en est moins prodigue. On peut avoir en mémoire de plus longs textes, de plus longs fichiers, de plus « gros » programmes sur un IBM-PC que sur un Macintosh. Pour ce qui est de la puissance et de la vitesse d'exécution, cela varie; le Mac a un processeur plus puissant et des fonctions plus élaborées, mais on lui en demande plus. L'un ou l'autre peut avoir l'avantage selon les applications spécifiques.

Il existe beaucoup plus de logiciel pour le PC que pour le Macintosh, cela va de soi: l'un est beaucoup plus ancien que l'autre, et plus répandu. Mais sauf si votre application est très spécialisée, ou si vous possédez déjà des programmes MC-DOS que vous souhaitez utiliser sur votre nouvelle machine, c'est un facteur qui joue de moins en moins. La quantité de logiciel pour le Mac augmente rapidement, la plupart des programmes les plus populaires pour le PC sont maintenant adaptés à son rival, et il existe même pour ce dernier des types de logiciel qu'on ne trouve pas (du moins pas à qualité égale) pour l'IBM-PC.

C'est vrai entre autres des programmes graphiques et des bases de données hybrides (textes, chiffres, images). De plus, il est clair que malgré les ventes un peu décevantes du Mac l'an dernier, les créateurs de logiciel continuent à le soutenir et à produire des programmes pour lui.

Enfin, en ce qui a trait à la programmation, il est certain qu'il est plus facile de programmer un PC qu'un Macintosh pour l'instant. Mais plusieurs langages de haut niveau sont apparus récemment, notamment un Pascal, un C, un Lisp, un fort bon Forth (que j'ai eu l'occasion d'essayer) et deux bons BASIC, celui d'Apple même et celui de Microsoft. En termes de marché pour les programmes produits, cependant, il n'y a aucune comparaison possible: il existe dans le monde plusieurs millions d'IBM-PC et compatibles, contre quelques centaines de milliers de Macintosh.

COMMODORE 64

- CLAVIER ORDINATEUR
- DISQUETTE 154-1
- MONITEUR COULEUR 1702

PRIX SPÉCIAL EN MAGASIN

Super Promo

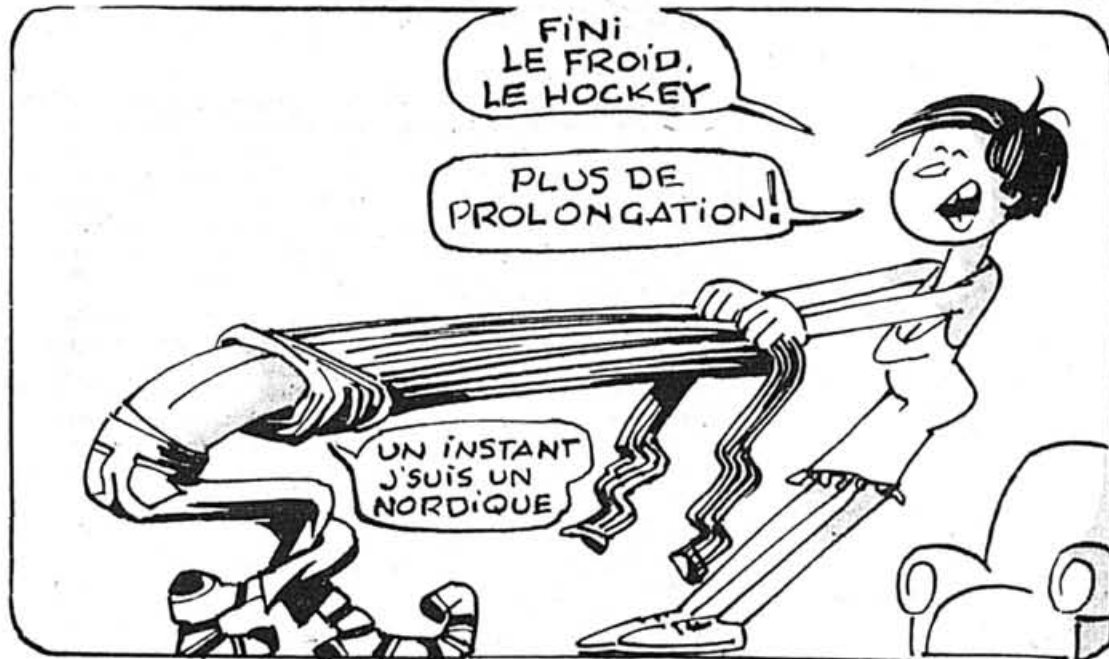
DISQUETTE REMISE À CHAQUE VISITEUR (TEMPS ET QUANTITÉ LIMITÉS)

271-2316
8184, Saint-Hubert
(nord de Jarry)

Dumoulin
INFORMATIQUE D.R.

APRÈS L'HIVER... ... L'ÉTÉ

Ouais



L'EMPIRE DES SENS



Serge Grenier

RESTAURANT

L'Armoricaïn

Après une journée de dur labeur, où vont-ils manger ces gens de Radio-Québec, dans un quartier à peu près complètement à court de tables intéressantes? À L'Armoricaïn, angle Maisonnette et Fullum. Un petit établissement sans prétention autre que celle d'une cuisine savoureuse, installé dans un bâtiment à plafonds bas, typique de ce coin de la ville, avec des salons pour les conversations à l'abri des indiscretions. Accueil chaleureux, joyeux même. Une clientèle qui a ses habitudes, «ses» tables. Une ambiance maison, famille, tout à fait agréable.

À LA TÉLÉ

10 sur 10
à 7 sur 7

L'information sur la chaîne 99 (TVFQ), c'est les nouvelles, sans intérêt pour nous, du Poitou et d'Aquitaine et le temps qu'il fera — trois jours plus tôt, à cause du décalage — dans le Var. Mais c'est aussi une extraordinaire émission appelée «7 sur 7». Une personnalité choisie hors du milieu journalistique vient commenter l'actualité internationale de la semaine. Ponctué de grands titres et d'une série de courts reportages toujours pleins de punch. L'autre jour, l'invité était le G. M. du G. O. Non, rien à voir avec le Club Med; il s'agissait du grand maître du Grand Orient de France, un franc-maçon pas du tout méchant qui avait une opinion (valable) sur tout.

NOSTALGIE

Rue de la Montagne

Il en est des rues comme de la mode: ça passe, puis ça revient. Hier, rue Crescent, place Jacques-Cartier, rue Saint-Denis en bas; aujourd'hui, Saint-Denis en haut, Laurier, Saint-Laurent. Au début des années soixante, la rue de la Montagne était celle où il était bien d'être vu. Le premier café-terrasse de Montréal s'appelait Chez Bourgetel. On s'y entassait. Un certain Louis Tavan entreprit d'installer un complexe d'établissements, dont le premier chaînon s'appelait Le Bistrô. Le personnel, le décor, la bouffe, tout était vachement parisien. Chandail à col roulé, Gi-

tanes en poche, avant ou après un de ces excellents films de répertoire dont le cinéma Élysée avait le secret, l'intelligentsia montréalaise du temps s'y adonnait au jeu de Marienbad en dégustant un sandwich au pâté et un ballon de rouge, quand ce n'était pas une crêpe bretonne et un bol de cidre à l'étagé. Un peu plus haut, le Café Martin s'enorgueillissait d'une clientèle huppée, attirée par sa cuisine recherchée, ses lambris de chêne et ses salons particuliers. L'ouverture de la Casa Pedro allait porter un dur coup à la rue de la Montagne, drainant les beaux esprits vers ce qui deviendrait la rue in par excellence: la rue Crescent. Les années ont passé ainsi que les générations. Le Café Martin n'existe plus, le Bistrô non plus. La rue de la Montagne s'est calmée. Une faune plus argentée (tempes et portefeuille) y fréquente maintenant l'hôtel de la Montagne, L'Epicurien et Gucci.

OTTAWA

Le retour

C'est dans la plus grande discrétion que le backbencher E.D. a regagné la capitale fédérale, tôt ce matin. Dès son débarquement du pétrolier qui le ramenait de Port-au-Prince, il a été pris en charge par un détachement de la Gendarmerie royale du Canada qui l'a immédiatement ramené à sa résidence d'Ottawa. Un journaliste de l'«Ottawa Citizen», qui était au courant du retour du député, l'attendait dans le hall d'entrée de sa conciergerie de la rue Albert, mais un officier de la GRC lui a fait comprendre que le backbencher n'avait rien à déclarer. Dès l'ouverture des bureaux, vers neuf heures trente, le reporter s'est rué vers l'édifice Lester B. Pearson où loge le secrétariat d'État aux Affaires extérieures, afin de connaître le point de vue du ministre. Il lui fut remis un communiqué démentant formellement les allégations de la presse à propos du soi-disant enlèvement dont aurait été victime le député E. D. pendant un séjour qu'il effectuait à titre privé en République d'Haiti, et attribuant son absence de la capitale aux longues vacances que lui avaient prescrites ses médecins, à la suite d'une fatigue extrême attribuable à un surcroît de travail. Rejoint en soirée à son domicile, le député a nié avoir jamais été victime d'enlèvement. Tout au plus a-t-il décrit ses hôtes haitiens comme des gens doués d'un sens de l'hospitalité tellement hors du commun qu'ils ne voulaient plus le laisser partir.

**POUR
LIRE**

Jean Basile



Personnage attirant par une immense tristesse

Le Propre de l'homme: histoires du rire et de la dérision

par Jean Duvignaud
Hachette éditeur

Jean qui pleure et Jean qui rit... La formule est connue et révèle, dans la mesure ou une simple formule peut le faire, l'équation de la destinée humaine: Souffrance... Plaisir. Hélas, il est aussi une souffrance qui rit, Bataille l'a montré, et un plaisir qui pleure, de joie par exemple. Au fond, ces deux grimaces que fait l'être humain ne sont que des grimaces et l'on ne sait plus très bien à quel dieu se vouer. Car, naturellement, il y a des dieux qui pleurent et des dieux qui rient.

Nous voilà donc au théâtre et c'est surtout de théâtre que le sociologue Jean Duvignaud nous entretient dans son dernier ouvrage, *Le propre de l'homme*, sous-titré «histoires du rire et de la dérision». Il faut d'ailleurs remarquer que «histoires» est ici écrit au pluriel. Jean Duvignaud, en effet, ne prétend aucunement écrire une histoire, qui serait trop vaste. Il raconte simplement. Il lit, devrais-je dire, des histoires par le truchement desquelles il tente de définir ce qui est le propre de l'homme. Il y renonce, d'ailleurs, dès le début de son livre, car, écrit-il, «cette convivialité n'est pas l'envers de la vie sérieuse, le simple négatif de l'ordre, comme le pensait Hegel. Elle est parfois, en effet, une forme de transgression, mais elle n'est pas que cela — sans doute parce que l'on ne peut lui attribuer aucune fonction, aucun rôle, et qu'elle ne sert à rien».

À l'instant même que cela ne sert à rien, il va sans dire que le sujet se restreint de lui-même et, lentement, comme la peau de chagrin de Balzac, se rétrécit, va disparaître. Ainsi, un livre sur le rire où il n'y a pas de théorie du rire à quelque chose de déroutant et, au fond, le livre de Jean Duvignaud n'est pas drôle. Pas question de se taper sur les cuisses. C'est, d'abord, une lecture car manifestement l'auteur lit beaucoup, si l'on en croit les citations (hélas, il y a ici et là des références qui manquent de telle sorte que l'on ne connaît pas toujours la source, détail très agaçant) et même des auteurs qu'il n'aime pas, qui ne le font pas rire. Cela peut paraître étrange. Ce ne l'est pas car, après tout, l'on devient un spé-



cialiste en dénonçant les autres spécialistes. Au fond, cet ouvrage est le résultat, j'en ai peur, de notes prises au gré des ans, complétées un peu hâtivement et compilées avec le plus d'intelligence possible, ce dont Jean Duvignaud ne manque pas.

Un regard vif sur l'anthropologie d'abord. Pas de chance! Si l'on trouve, ici et là, quelques rires, les «Sauvages» des anthropologues ne rient pas, du moins leurs rires ne les intéressent pas tellement. Puis nous voici en Grèce, puis chez les Latins. Aristophane, bien sûr et ses «Grenouilles». Plaute et ses situations lestes. Je ne sais pas pourquoi, puisqu'il entend nous parler du rire, Jean Duvignaud s'en prend soudain aux hellénistes et aux latinisants et, en général, aux mythologues. Alors, là, de Graves à Frazer, tous des imbéciles qui, sous prétexte de parler des autres, ne parlent que d'eux et même pas, ne parlent que de l'époque dont ils trahissent les a priori.

C'est d'ailleurs un trait de ce livre que de remettre à une place autre, la bonne selon l'auteur, à peu près tout. Après les Grecs et les Latins, Molière qui n'était pas le «comédien ambulante» inventé par Scarron et Gauthier et, plus récemment par Mnouchkine dans son film connu, mais bien, lui aussi, une victime de son époque, celle de Louis XIV. Et cela nous vaut par exemple, des prises de positions non seulement charmantes mais judicieuses. Ainsi, une défense et illustration des *Précieuses* et des *Libertins* qui, sous le Roi-Soleil

et son Académie, dénonçaient les abus d'un régime fastidieux. *Précieuses* et *Libertins* que l'on a soigneusement occultés dans les livres de littérature et qu'il nous faut redécouvrir aujourd'hui comme des chantres de la liberté. Mais, cela tourne un peu court car, après tout, ce n'est pas la sujet du livre. Dommage.

Est-ce un tort que de ne pas vouloir s'enfermer dans une théorie rigide, quitte à déformer à son bon vouloir les faits rebelles afin de les y faire entrer? Si ce n'est pas un tort, c'est une manie. Mais une manie commode et l'on en vient presque, en lisant le livre de Jean Duvignaud, à regretter que son discours ne soit pas plus clair, plus droit. On eût dit autrefois plus rigoureux. Car Jean Duvignaud flotte et trop souvent on ne sait pas où il veut aller.

Mais, d'un autre côté, cela a son charme et ses avantages. Pas d'oukazes. Pas de totalitarisme. D'ailleurs, et cela est redit souvent implicitement, tout est relatif et tout auteur, finalement, ne fait que se lire lui-même, en attendant que le lecteur le lise et se lise à son tour. Si ce n'est les innombrables digressions (dont une assez savoureuse sur l'esclavage en Grèce antique où il semble apparaître que l'esclavage était plus libre que la femme!), les exemples élus par Jean Duvignaud tracent donc son portrait par le biais de la convention de l'ouvrage qui est le rire.

Au fond, Jean Duvignaud, si l'on exclut de ce livre son appareil de fiches et de classeurs, le computer de l'ancien chercheur, est un personnage attirant par une immense tristesse. C'est par cette tristesse qui est en lui qu'il faut comprendre l'objet de son livre sur le rire, ce rire non-sens, oserais-je dire, ce rire qui est toujours celui de l'ignorance et de la bêtise, de la bêtise et de l'ignorance des humains certes, mais aussi des Nations comme l'étaient, selon Jean Duvignaud, la France du Second Empire et la Vienne du dix-neuvième siècle entrainées toutes deux par l'euphorisme du progrès.

Mais, précise-t-il, avec un sourire, après avoir cité Freud, Musil, Mahler, Schönberg, Hofmannsthal, etc... «Le pourrissement des sociétés est plus créateur que la grandeur guerrière». Ce n'était pas l'avis de Hitler mais Hitler, alors, ce n'est pas drôle du tout. En tous cas, beaucoup moins drôle que Freud.

**PARLER
D'ICI**

Philippe Barbaud



Les ailleurs de Jasmin (1)

Pour les besoins du titre, j'avoue faire preuve d'un ton un tantinet cavalier. Monsieur Claude Jasmin n'étant pas du genre bêcheur, il ne s'en formalisera, je l'espère. Car je tiens beaucoup aux manières, aux civilités, au «bon commerce», comme on disait anciennement. Alors, aujourd'hui, comme je le lui avais promis lors d'un récent aimable échange de propos, je me sens d'humeur à lui retourner l'ascenseur. Celui d'une libre opinion parue dans *La Presse* du 11 mars dernier et dans laquelle il m'interpellait par le biais, d'ailleurs, d'une critique adressée à Lysiane Gagnon à propos de la position de ma collègue sur «l'état du français en notre collectivité». Amis lecteurs ou lectrices, vous vous en doutez bien: nous ne sommes pas tout à fait d'accord sur certaines choses, lui et nous, car il nous met du même bord, elle et moi. Au fond, cette alliance n'a rien pour me déplaire. Discutons donc «loyalement» de cette épineuse question et tâchons de voir de quoi il retourne à propos de cette «détérioration» de notre langue et par ricochet, de cette difficulté de structurer notre pensée.

Que le «délablement» des langues ou le «ramollissement» linguistique — Dieu sait à quel point de tels mots m'horripilent — soient un phénomène mondial qui s'observe aussi chez nos voisins, nos alliés ou nos semblables, j'en conviens de bonne grâce mais jusqu'à un certain point. L'alphabetisation des masses — un phénomène sans précédent historique — a comme conséquence inévitable d'aviver et même d'actualiser la concurrence des usages. L'usage populaire de la langue française — oral, par définition — acquiert la même importance au XXe siècle sinon plus, que l'usage soutenu des élites d'autrefois, qui confondait l'écriture et le parler. La nôtre est devenue beaucoup plus démocratique, ce qui est probablement un progrès, mais au prix d'une anarchie réelle dans le parler. L'usage soutenu — c'est-à-dire l'élitisme linguistique — s'est retranché dans l'écrit.

Je suis donc sur la même longueur d'onde que Jasmin non seulement à propos du mot *élite* mais aussi lorsque je constate avec lui un tel fait de civilisation. Mais observer ailleurs ce qui se passe chez soi pour finalement se dire qu'après tout, on n'est pas si pire que ça, ne constitue pas une démarche plus lucide qu'observer chez soi ce qui ne se passe pas ailleurs, en l'occurrence l'assimilation. À l'échelle du peuple canadien-français et

québécois en particulier, ce phénomène d'abord démolinguistique et ensuite seulement, culturel, économique et politique, nous est particulier sans être exclusif.

L'assimilation, de nos jours, est un destin chiffré irréfutable. Les Tardivel, Asselin, Geoffrion, Dunn, Viger et autres virulents défenseurs de la langue française s'en seraient donné à cœur joie s'ils avaient eu de telles munitions statistiques à leur époque. Sans sombrer dans leur idéologie de la survivance linguistique et dans un pessimisme à courte vue, j'avoue tout net que je trouve préférable de subir doucement l'assimilation en se faisant défranchiser par plus fort que soi plutôt qu'en se «louisianisant» nous-aut'-mêmes, l'sé-j'veux-dire... Dans la première hypothèse, nous pouvons compter sur la solidarité des autres francophones. Dans la seconde, nous enrichissons notre folklore.

Là où monsieur Jasmin voit du nombrilisme alarmiste de la part des Gagnon, Barbaud et cie, — ce qu'il appelle avec courtoisie notre «vision ethnocentrique» — je vois plutôt, quant à moi, un militantisme de solidarité avec le monde francophone, international par définition. Tel est mon ailleurs linguistique. Mais pour Jasmin, l'ailleurs linguistique devient une raison qui dispense le Québécois instruit, cultivé et surtout responsable de l'avenir de son peuple — l'élite, quoi — de s'approprier une forme de langage qu'il refuse de reconnaître comme la sienne. Pour nombre de Québécois «bien nés», le français standard est un bébé auquel ils refusent leur paternité ou même leur maternité, selon le cas. Car toute la question se résume à ce défi: nos nouvelles élites ont-elles le désir et la conviction profonde de rester «branchées» sur une francophonie qui fait usage du français international? L'homme ou la femme québécois affranchis de l'ignorance et de la médiocrité sont-ils prêts à se plier à la discipline d'un parler d'élite? Ma réponse à ces questions est négative pour l'instant. Et j'accorde effectivement à notre écrivain que c'est en territoire québécois que je parque cette méfiance paysanne de l'étranger, à plus forte raison lorsqu'il est francophone, c'est-à-dire en fin de compte, parisien.

Dans ce triangle des Bermudes que balisent l'anglais international, le français international et notre parler outrageusement montréalais, les nouvelles élites du Québec préfèrent affronter le grand large dans une verchère plutôt que louvoyer dans le sillage du navire amiral.



Son nom est Michel Rivard

Bonjour... son nom est Michel Rivard et voici son album double. Il est sur étiquette Kébec-Disque et si vous l'appellez par son numéro -KD625/626- il se fera un plaisir de vous divertir pendant des heures. Il se nomme «Bonsoir... mon nom est Michel Rivard et voici mon album double» et comme son nom l'indique c'est un album de deux disques enregistré par Michel Rivard. Si vous n'arrivez pas à le trouver malgré ces renseignements demandez à votre disquaire le dernier disque du gars de Beau Dommage qui jouait dans la L.N.I. Avec ça, je suis sûr qu'il va le trouver.

C'est un album qui a été entièrement enregistré au Spectrum, soit lors d'un des nombreux concerts que Michel Rivard y a donné, ou encore lors de sessions spéciales, pour refaire certaines pistes, refaire certaines voix, voire même certaines chansons, le tout pour assurer une qualité d'enregistrement et d'écoute digne de l'ambiance et de l'atmosphère qui régnait lors de ces concerts. Si vous êtes de ceux qui ont eu cette chance vous vous

souviendrez certainement de ce dont je parle.

C'était tendre, amusant, amoureux, drôle, chaleureux, sérieux, le tout dosé avec une finesse et un doigté remarquables, avec un grand respect de l'Art, qui passe nécessairement par un grand respect du public, lequel le lui rendait bien. Ce n'est certes pas sans raisons si l'on a été obligé de rajouter des supplémentaires aux supplémentaires qui elles mêmes supplémentaient la première série de concerts. Je ne sais au juste combien de fois Michel Rivard a rempli le Spectrum, mais ça faisait bien l'équivalent d'une semaine à la Place des Arts dans un lieu plus chaleureux et où la rencontre entre l'homme de scène et l'homme de salle peut se faire directement, comme une poignée de main.

Une pochette

Qu'est-ce qu'on trouve sur le disque? D'abord on trouve, à l'entour du disque, la pochette, une pochette extrêmement bien réussie. Intelligemment conçue, drôle, informative et belle, elle répond à tout ce que l'on doit at-

tendre d'une pochette et plus. Si elle ne gagne pas un «Félix» lors du prochain gala de l'ADISQ c'est qu'il y aura plusieurs personnes qui auront manqué le bateau et qui seront encore sur celui de Jacques Cartier, échoué à Québec en 84. À elle seule, la pochette vaut le déplacement.

Sur le disque proprement dit, ou plutôt sur les disques proprement dit, on trouve et retrouve des chansons, chansons qui étaient disparues de chez les disquaires parce que la précédente compagnie de disques ne voulait plus imprimer les deux premiers trente-trois tours de Michel. Ainsi on y entend: «Méfiez-vous du grand amour», «Belle promeneuse», «Le passager de l'heure de pointe», «L'inconnu du terminus», «Le retour de Don Quichotte» et d'autres. On y trouve aussi des chansons tirées de «Sauvage» le plus récent disque de studio qu'il nous ait donné et qui lui est encore disponible sur le marché.

On y trouve également des monologues, monologues qui ont fait rouler la salle de rire, dont le désormais célèbre Drobny Orobné, personnage originaire d'Europe centrale qui fait chez



Michel Rivard

nous un voyage de type «kiltirel» qui lui permet de comparer notre «kiltire» et la sienne. C'est d'un (passez-moi le mot) pissant et cela a fait la joie de tous ceux qui l'ont entendu sur place ou qui l'ont entendu par personne inter-

posée, raconté le lendemain par ceux qui l'avaient entendu la veille. La radio et la télévision y passent aussi, sans oublier «L'onc'Pierre» dont il parodie la bêtise et celle de ses auditeurs.

Un homme de talent

Michel Rivard est un homme de talent et de talents. C'est chose rare. Plus rare encore est chez lui cette intelligence de faire profiter ses talents et de les exploiter pour en tirer le maximum et nous en faire profiter au maximum. Certains d'entre vous connaissent peut-être encore cette parabole biblique selon laquelle un père remettait à ses enfants une somme égale de talents, la monnaie de l'époque, et dont un seul avait su les faire fructifier. Cette allégorie s'applique parfaitement dans le cas qui nous occupe. Michel Rivard ne s'est pas contenté de s'asseoir sur ses talents, il les a exercés, travaillés, polis et il le fait encore.

À ce titre, il mérite déjà de faire partie des grands, ou de ceux que l'on identifie comme tels. Il est de la race des Leclerc et des Vigneault d'ici, en plus moderne. Il est de la trempe des Brel, à qui il voue une grande admiration. Il est, de la génération des «baby-boomers», celui qui ressort en ayant quelque chose à dire avec les moyens de le dire et les «mots pour le dire». Que Michel Rivard réussisse à se faire entendre et à se faire écouter par un public à qui l'on ne sert, et qui ne semble intéressé que par des inepties, montre bien l'étendue de sa valeur et de son importance «kiltirelle».

LES CHOIX DE GÉRARD LAMBERT

MICHEL JONASZ
«UNIS VERS L'UNI»
Atlantic 240586-1

Des sonorités colorées, pleines, charnues, autant de reprises bien roulées, excitantes, petits paquets de nerfs chatouillés par les coups de dents vifs et animés. Pas un faux pas; pas une croûte. Le tout apparaît donc comme un panorama kaléidoscopique de tout ce que Jonasz a fait de mieux. Cet album est pour la chanson française aussi indispensable qu'universel. C'est la synthèse entre les classiques et les modernes, la nouvelle vague et l'éternel retour; la réconciliation dans une inexorable chute; ascensionnelle. Paroles vertigineuses, entre la peur et l'espoir l'amour et le vide, souffrant du mal d'humanité, analysant les débris psychologiques, les miettes d'une existence retournée. Sa musique est celle du plaisir et de la passion. On entend vibrer son cœur car Jonasz ramène l'émotion. Et le plaisir de l'écoute dans un disque franchement ouvert, accessible, offrez-vous la folie de l'expérience.

THE FIRM
Atlantic 78 12391

Bon, vous y êtes. Un duo musclé Paul Rodger (Bad Co) et Jimmy Page (Led Zeppelin) qui font sauter le couvercle. Un vrai réveillon. Pourquoi une telle réussite? Tout simplement parce que la musique des Firm est la résultante quasi idéale de quinze ans de musique rock. Tout cela s'est agencé, décanté dans le cerveau des Firm pour mettre au monde cette musique qui mixe avec tellement de bonheur les débordements électriques d'un hard rock en épi. Ils ont le coup de main, le chic pour faire quelque chose en ne jouant plus la carte de l'héroïsme individuel, qui se resserreraient autour d'une musique mis en boule, et cela ne fait que rendre leur musique encore plus compacte. Un disque taillé dans un rhythm'n blues bordé de riffs. Alors quand ça tombe comme ça tombe, quand ça sonne comme ça doit sonner, c'est non seulement imparable mais c'est un vrai régal.

SHANKAR
«SONG FOR EVERYONE»
ECM 1-25016
***½

Un violoniste qui a de véritables facultés d'adaptation à toutes les musiques. Celle de l'Inde où il est né et le jazz moderne. Avec en plus quelques belles figures de la communauté des jazzmen: Ian Garbarek, saxophones soprano et ténor. Zakir Hussain, tabla, congos, Trilok Gurtu percussions. Une musique bien enlevée et séduisante, invariablement pure et lumineuse. Ainsi le passage incessant de zones d'ombre à zones de lumière. Une image, une odeur jaillit au détour d'une phrase; changez de place et retrouvez l'ombre ou la lumière, et déjà la nostalgie de cette lumière vous habite. C'est qu'il convient de rester totalement impressionniste dans l'appréciation de ce disque. Parce que ce qui transpire avant tout c'est le don du groupe pour susciter cette jouissance magique. Voici donc un album à la gloire de la virtuosité qui aurait pu être agaçant, mais qui risque de faire fondre les amoureux du très beau violon.

JESSE GARON
«ET L'ÂGE D'OR»
IMPORT POLYDOR
823539-1
**½

Le printemps, c'est sûr, toutes les séquences de cet album seront idéales, musique dans la tête, pour tramer vos promenades de mai dans la ville qui reprend ses sens. Un disque qui marche à l'instinct où passe avec une aisance déconcertante du rock'n'roll, ou boogie. Les guitares toute réverbérations dehors, la basse qui claque la batterie swignante et un sax opportun qui complète parfois l'ossature. Contrairement à d'autres formations complètement et résolument revival, Jesse Garon forge ses propres compositions et dispense un son actuel et original. Jesse préfère le français à l'anglais afin d'écrire ses textes qui, bien que ne dispensant pas de messages, n'en racontent pas moins des histoires: Rockeurs tendres, les samedis soir, les filles et les petits matins. Un disque d'appartement, de party et pour le walkman, une bonne cassette de marche. C'est un bonheur que d'arpenter Montréal avec ça dans le crâne. Cependant un léger défaut, la production est un peu mince.



Claire Dutrisac

À L'HÔPITAL D'YOUVILLE, À SHERBROOKE

La complémentarité: une réalité...

La transformation de l'hôpital d'Youville ne fut pas uniquement matérielle; elle fut d'abord philosophique, sociale, psychologique et d'ordre administratif. La Direction a su mettre sur pied divers services qui sont à la disposition des autres types d'établissements ou d'organismes dans un but de complémentarité.

La réadaptation

La réadaptation joue un très grand rôle à Youville. Des programmes d'orientation à la réalité, d'orientation temporo-spatiale tendent à conserver à ceux et à celles dont la mémoire sombre le sens de la réalité.

«Créer un milieu de vie actif avec des bénéficiaires lourdement handicapés physiquement et souvent affectés psychologiquement est un défi difficile mais réalisable», souligne le document où se trouve l'histoire récente de l'hôpital.

Quelques exemples

Parler d'humanisation, c'est bien; prendre les moyens d'y parvenir, c'est mieux. Ainsi, lorsqu'un bénéficiaire est inclus dans un programme, des rapports d'évaluation et une note indicatrice des disciplines sont inscrits au dossier afin d'attirer l'attention des membres du personnel de tous les quarts de travail et de toutes les spécialités.

Un bénéficiaire, inclus dans le programme d'aide aux handicapés visuels, est dûment identifié et chaque intervenant auprès de lui saura comment procéder pour aborder cet aveugle ou ce semi-aveugle. Par exemple, s'identifier en s'approchant de lui pour qu'il sache qui lui parle ou le touche. Certains employés vont même jusqu'à se bander les yeux pour faire l'expérience de se diriger dans le noir et pour mieux connaître les difficultés de l'aveugle.

Le Comité des bénéficiaires

Tous les hôpitaux de soins prolongés ont ou doivent avoir un comité de bénéficiaires. En plus de jouer un rôle clé dans la défense des intérêts des bénéficiaires, celui de l'hôpital d'Youville a réussi, par des délibérations très positives, à influencer la qualité de vie des membres qu'il représente en proposant des moyens pour améliorer les relations entre les bénéficiaires et le personnel. Il personnalise l'accueil des nouveaux pensionnaires,

en suscitant l'apport intime des parents et amis et en faisant maintes suggestions pour permettre une meilleure socialisation à l'intérieur comme à l'extérieur de l'hôpital.

À Youville, on se libère de la dépendance institutionnelle; on prend sa vie en main. L'hôpital est ouvert 24 heures par jour pour les familles des bénéficiaires. Non seulement celles-ci sont-elles mises à contribution mais «agissent très souvent à titre de consultants et de participants auprès des équipes interdisciplinaires avec lesquelles elles demeurent en étroite liaison». Quand on pense aux difficultés qu'on a, dans certains établissements pour connaître l'état réel du malade qui est nôtre!

À titre d'exemple de l'esprit qui règne à Youville, l'équipe de réadaptation a préparé un programme de «formation aux familles» qui, d'une part, renseigne les familles sur les séquelles d'un A.C.V. (accident cérébrovasculaire) ainsi que sur la manière dont il affecte le comportement et les capacités fonctionnelles de ses victimes; d'autre part, on essaie de fournir des moyens susceptibles de renforcer l'appui moral et physique que les familles doivent apporter aux bénéficiaires.

L'hôpital de jour

L'originalité de la transformation de l'hôpital d'Youville vient surtout de ce qu'il a créé toute une gamme de services gériatriques axés sur la population âgée du territoire. Et non seulement pour le profit des gens hospitalisés.

Aussi, les 35 lits de réadaptation, les 20 lits d'évaluation, les 20 places d'hôpital de jour, les consultations externes gériatriques visent une population qui peut être orientée, à long terme, vers un milieu autre qu'hospitalier.

Selon une entente signée avec huit centres hospitaliers de courte durée, tout malade ayant subi un A.C.V., une fois son état stabilisé dans ces hôpitaux, peut être référé dans les plus courts délais à l'unité de réadaptation active à Youville pour y obtenir des services de réadaptation. Donc, ces hôpitaux ne redoutent pas de rester, selon le terme élégant consacré, «collés» avec des personnes âgées. Et même avec des plus jeunes!

Une procédure d'admission rapide a été élaborée par le médecin responsable qui visite dans chaque centre hospitalier les

malades atteints d'un A.C.V. ou d'autres pathologies requérant de la réadaptation.

Ceux et celles qui demeurent hors murs peuvent, via l'hôpital de jour, bénéficier de services de réadaptation. Il joue un rôle important. On y trouve, outre les médecins, les disciplines suivantes: physiothérapie, ergothérapie, etc. Bien entendu, les bénéficiaires sont transportés soit par minibus adapté, soit par taxi. Un territoire de parcours a été délimité afin de ne pas dépasser soixante minutes de voyage.

Quand l'hôpital de jour reçoit une demande, le médecin et l'infirmière-chef l'analysent et une visite à domicile est faite par un médecin. L'infirmière s'assure de la continuité du traitement au sein de la famille. Celle-ci doit collaborer et continuer les apprentissages.

Il faut payer...

Une unité de réadaptation dans un centre hospitalier de soins prolongés ne relève pas de l'assurance-hospitalisation. Les bénéficiaires doivent déboursier des frais durant leur séjour. «Malgré plusieurs promesses de fonctionnaires qui reconnaissent l'injustice faite à ces patients, la situation n'a pas encore changé.» Heureusement, on arrive à faire des arrangements avec ceux qui ne peuvent payer et aucun patient n'a jamais été refusé pour une question monétaire.

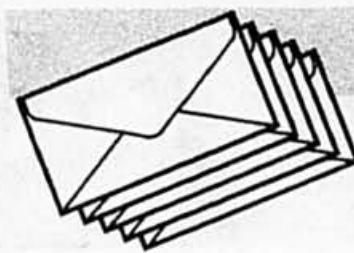
Dans certains cas, l'obligation de devoir déboursier des frais susciterait, au dire des thérapeutes, une plus grande motivation et serait même un facteur de succès dans la réadaptation!

Dans ce service, les jeunes sont rares mais il y en a. «En général, il n'y a aucun problème majeur à faire cohabiter de jeunes handicapés avec des adultes ou des personnes âgées. Ce qui pose des problèmes, c'est la cohabitation d'handicapés physiques avec les personnes mentalement handicapées, quel que soit leur âge.»

On affirme aussi, et il faut le retenir, que la possibilité de salariat pour les médecins semble avoir été un facteur déterminant dans la qualité de leur présence et les possibilités de recrutement.

On voit que l'ensemble des services s'ouvrent sur la communauté et permettent souvent à ceux qui en profitent d'éviter l'hospitalisation.

(la suite, samedi prochaine)



On adresse le courrier à
Claire Dutrisac
La Presse - PLUS
7, rue Saint-Jacques
Montréal, Qué. H2Y 1K9

Chère Madame,
J'ai manifesté beaucoup d'agressivité face aux foyers pour personnes âgées et l'étage pour malades «chroniques» dans les hôpitaux. Je m'étais bien juré que je n'y laisserais jamais ma mère y finir ses jours. La maladie a eu raison de mes résistances et je dus m'y résigner.

Je m'adressai d'abord au département de santé communautaire de mon quartier. Une travailleuse sociale, Francine Tousignant, m'a dirigée avec compréhension, compétence et célérité.

Ce fut d'abord un hébergement temporaire; malheureusement, il m'a fallu demander un séjour permanent. Fort heureusement, les deux placements se sont faits au même centre d'accueil.

Ma mère est décédée et, aujourd'hui, je voudrais exprimer ma reconnaissance au centre Eloria Lepage, qui l'a reçue.

Je suis allée dans ce foyer presque à tous les deux jours et à différents moments de la journée, avant-midi, après-midi, en soirée et même tard le soir. Elle a séjourné au 1er, au 3e et au 4e étage.

Pas une seule fois, je n'ai entendu un membre du personnel élever la voix, perdre patience face à un ou une pensionnaire. Contrairement à ce que j'ai vu et entendu à l'étage des malades «chroniques» dans un hôpital de la rive sud.

À Eloria Lepage, tous avaient le sourire, la gentillesse, de la douceur et manifestaient beaucoup de chaleur humaine. Cette délicatesse se voyait à tous les paliers du personnel. Il y a des préposés de tout âge affectés aux soins des pensionnaires et chez tous j'ai rencontré le même dévouement.

Ma mère s'est éteinte à l'hôpital Maisonneuve-Rosemont. Là aussi, je lève mon chapeau au personnel. Il y avait 82 lits dans les corridors, le soir du 11 mars. On a pris soin de ma mère de 87 ans comme d'une enfant. Médecins et infirmières, qui étaient débordés, ont tenté tout ce qui était humainement possible pour la maintenir en vie et apaiser ses souffrances. De l'unité de choc, elle est passée à l'unité d'observation, puis à l'unité transitoire. Le mercredi, 13 mars, le neurologue, le Dr Jean Lachapelle, m'a fait demander pour m'entretenir de ma mère. Un médecin à l'urgence qui daigne me parler, alors là, je n'en suis pas revenue! On a traité maman de façon exemplaire, avec beaucoup de douceur et d'humanité. Merci!

Mais je continue de croire que vieillir est un véritable purgatoire. Pas facile de trouver la solution idéale! En existe-t-il une?

Quand je visitais ma mère et que je voyais tous ces vieillards attendant l'heure des repas comme l'ultime activité de la journée, je trouvais cela excessivement pénible. Bien que l'on puisse voir et sortir les nôtres de 9h du matin à 10h du soir, croyez-moi, on ne se bouscule pas dans les corridors. On se console en se disant que c'est pire ailleurs. C'est une bien piètre consolation. Chère Madame, il faut continuer votre beau travail. Ne serons-nous pas, demain, les futurs pensionnaires de ces institutions?

Hélène S.-B.

R.- L'appréciation que vous exprimez au DSC, au Centre d'Accueil et à l'hôpital Maisonneuve-Rosemont, ne peut que stimuler le personnel! La reconnaissance ne court pas les rues.

Hélas, oui, vieillir est triste. Mais un seul moyen existe d'éviter la vieillesse: mourir jeune. Nous trouvons tous que c'est trop radical. Il faut dire aussi que l'on ne vieillit pas tous de la même façon et que ces années de la vie sont, pour beaucoup, une phase sereine. La meilleure, parfois...

Seul, l'amour constitue la bonne solution. Mais l'abandon des personnes âgées par leur famille est fréquent... et les fait mourir plus vite! Quand on est vieux, ce n'est pas, contrairement à tout ce que l'on dit, d'être utile qui fait vivre, mais d'être aimé et d'aimer...

À Odette M. - Plutôt que de répéter mes propos au sujet du supplément de revenu qui serait accordé à des religieux, religieuses, je répondrai plus tard à votre question et essaierai de me documenter davantage.

À A.C.V. - Non, la dame dont vous parlez ne m'a jamais écrit. J'ignore donc où elle demeure. L'aurais-je su que je me serais toujours refusée à servir d'intermédiaire entre les personnes qui m'ont écrit dans le même sens que vous et cette dame. J'aurais, avec la permission de ma correspondante, demandé à un centre de services sociaux de s'occuper de ce cas qui fut sympathique à plusieurs de mes lecteurs et lectrices.

Je profite de l'espace qui me reste aujourd'hui pour demander à nouveau à mes correspondants de ne pas m'envoyer d'enveloppe-retour affranchie, afin d'avoir une réponse personnelle.



Les mains dans la terre

Un gros lombric rose apparaît montrant ses anneaux, délogé de sa retraite par mon coup de pelle. Il se tortille, fuyant le danger. Et hop, je creuse ailleurs, enfouissant ma pelle dans cette belle terre noire qui recevra bientôt la semence. Des sueurs perlent à mon front. Je travaille fort puisque mon jardin potager est immense! Je l'ai voulu ainsi afin de pouvoir manger, même l'hiver prochain, de ces délicieux brocolis, haricots ou choux-fleurs que j'aurai congelés en septembre et de ces tendres betteraves marinées avec amour à la même époque. Sans parler de ces tomates qui ne se congèlent pas, elles, mais qui entrent dans la composition du savoureux ketchup que l'on déguste toute l'année, ou des fines herbes — basilic, persil, cerfeuil, thym ou romarin — aux parfums subtils qui rehaussent la saveur de nos plats.

Et puis, quel plaisir de faire son jardin! Je ne connais pas de meilleur remède à la tristesse, de meilleur antidote contre le stress! Chapeau sur la tête pour se protéger le crâne des rayons du soleil, pantalons amples et pieds chaussés de sandales ou d'espadrilles, on retourne la terre, on lui enlève ses mauvaises herbes, on la ratisse, puis on trace les sillons. Parfois un oiseau particulièrement beau daigne nous faire admirer ses couleurs — ce fut le cas samedi dernier alors qu'un merle à vendre orange est venu se poser fièrement sur la terre retournée avant de tirer comme un entêté pour sortir un ver à quelques pas de moi, tandis que je retenais mon souffle! Quel plaisir de toucher la terre de ses mains nues, de prendre tout son temps, de se sentir en accord avec la nature, de sentir aussi que l'on participe étroitement au cycle mystérieux de la germination...

Les jardins communautaires

Dans le village où j'habite maintenant, la plupart des gens font leur jardin potager. Certains commencent d'ailleurs à semer dans des bacs à l'intérieur de la maison, dès le mois d'avril. Des petits semis qu'ils replantent dans le sol à la mi-mai ou plus tard, dépendant de la température — on doit semer dans la terre dès que le danger de gel est passé. Mais à Montréal, qu'en est-il? Et comment arriver à se faire un jardin, si petit soit-il, direz-vous, lorsqu'on n'a même pas de place pour s'asseoir dehors?

Depuis dix ans, en bonne mère ingénieuse, la Ville de Montréal



Dans un des jardins communautaires, les jardiniers amateurs s'activent à préparer la terre pour les semences.

met à la disposition des citoyens — pour la modique somme de \$7 — 6 667 parcelles de terrain mesurant chacune 10 pi. x 20 pi. Ces petits jardins sont répartis dans 78 emplacements, terrains vacants ou sections de parcs qu'on a emplies d'une riche terre noire destinée à être ensemencée.

«Evidemment la Ville a disséminé ses jardins communautaires là où existaient les terrains vacants... On comprendra aisément pourquoi le centre-ville est peu garni en jardins communautaires! Par ailleurs, quelques parcs offraient cette année des jardins à louer: je dis bien «offraient», puisque la location pour l'été qui vient est déjà terminée, la demande ayant été très forte depuis 84», explique Jocelyne Trudeau des «Jardins communautaires» de Montréal.

L'organisation marche si bien qu'elle a une liste d'attente de 500 personnes. Cinq cents personnes qui auraient aimé cultiver leur parcelle de terre cet été. Mais il fallait s'y prendre tôt,

«dès janvier ou février», dit Jocelyne Trudeau. Vous désirez, vous aussi, vous transformer en maraîcher et faire pousser vos radis et vos concombres? Faites votre demande dès maintenant! Il se peut que, l'an prochain, vous soyez du nombre des heureux élus. Sachez également que vous pouvez grossir la liste des jardins communautaires qui se trouvent dans les parcs de Montréal. Pour ce faire, vous n'avez qu'à vous regrouper — minimum de 15 personnes — et à signer une pétition demandant à ce que tel ou tel parc comprenne, lui aussi, sa section réservée au jardinage. Il se peut qu'on acquiesce à votre demande. Ce fut le cas pour les parcs Saint-Marc et Étienne-Desmarceaux, par exemple.

Qui dit communautaire dit communication. Forcément. «Voilà cinq ans que je loue un espace au jardin communautaire Dupéré, dans l'est de Montréal, dit Lucille Asselin, la cinquantaine joviale et le corps alerte. Cette année, on n'a même pas eu be-

soin de retourner la terre; c'est la Ville qui s'en est occupé. La terre est si riche, qu'il s'avère impossible de ne pas récolter de beaux légumes!» Et la jardinière de rire, ajoutant que tout le monde est gentil au jardin communautaire. «Les gens s'entraident, se donnent mutuellement des conseils, s'offrent même pour prendre soin de votre potager si vous partez en vacances pour quelques jours. Le jardin communautaire, c'est le lieu pour prendre contact avec la terre en compagnie de gens qui vont même parfois jusqu'à vous offrir de leurs légumes à la fin de l'été!»

Lucille Asselin ne tarit pas d'éloges sur cette nouvelle façon de se pourvoir en légumes frais à bon marché. Elle avoue cependant que les règles sont strictes au Jardin Dupéré. Ainsi, le gardien du lieu tient — «et il a raison», dit-elle — à ce que chaque parcelle soit bien entretenue et que les mauvaises herbes soient arrachées régulièrement. De plus, afin de ne pas cacher la lu-

mière du soleil aux autres légumes, il est défendu de planter du maïs.

Saviez-vous qu'il existe au Québec 70 sociétés d'horticulture regroupant 30 000 horticulteurs? Et qu'environ 1 million et demi de personnes s'intéressent à l'horticulture, sans toutefois faire partie d'aucune société? Ces chiffres m'ont été donnés par Paul Pouliot, président de l'excellente revue «Le loisir horticole» publiée par la «Fédération des sociétés d'horticulture et d'écologie du Québec». C'est avec joie que M. Pouliot m'annonce l'ouverture des concours provinciaux de jardinage individuel ou communautaire «Paul-Pouliot» et «Laure-Thivierge», lancés depuis quatre ans pour encourager la culture des légumes et stimuler les jardins communautaires. Premier prix: \$400 (potager communautaire) et \$200 (potager individuel). Date limite d'inscription: 1er août 85.

Pour information: Jardins communautaires: (514) 727-1416. F.S.H.E.Q.: (514) 252-3001.

Aux Éditions La Presse

CUISINE DU QUÉBEC

**Cipâte
aux yeux bleus**

*On l'a fait aux bleuets, comme c'est le cas
ici, au 14 de novembre, sur les s'entraident par
vivement au l'origine du ciboulet
l'aire, le 14 de novembre.*



CUISINE DU QUÉBEC



Institut de tourisme et
d'hôtellerie du Québec

Publié en collaboration avec l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec, **CUISINE DU QUÉBEC** constitue une précieuse ressource pour tous ceux et celles qui voudront mettre à l'honneur les plats régionaux de notre cuisine.

Ce magnifique livre compte
PLUS DE 600
recettes familiales
identifiées aux
18 RÉGIONS
TOURISTIQUES
DU QUÉBEC

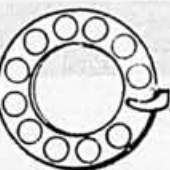
Les nombreuses photos couleurs et les anecdotes historiques qui accompagnent les recettes ont été choisies pour créer à celles-ci un contexte inédit et un climat qui rehausse encore leur intérêt.

La simple évocation de ces recettes, avant tout familiales, celles de tous les jours comme celles des jours de fête, suffira à réveiller en vous les souvenirs du temps passé.

Nombreuses photos couleurs
160 pages

EN VENTE PARTOUT

Comptoir de
vente:
**44, Saint-
Antoine
Ouest**



COMMANDEZ PAR TÉLÉPHONE

Service rapide et efficace

285-6984

Économisez temps et argent en commandant vos livres des Éditions La Presse par téléphone. Vous n'avez qu'à composer le numéro 285-6984, donner votre numéro de carte VISA ou MASTERCARD et le tour est joué. Ce service vous est offert du lundi au vendredi de 9 h à 16 h. Prière de noter que les échanges et remboursements ne sont pas acceptés.

OFFRE SPÉCIALE AUX ABONNÉ(E)S DE LA PRESSE: 20% DE RÉDUCTION

Veillez me faire parvenir () exemplaire(s) de « Cuisine du Québec » au prix de 13,95\$ chacun, plus 1\$ de frais de poste et de manutention. Je suis abonné(e) à LA PRESSE. Veuillez me faire parvenir () exemplaire(s) de « Cuisine du Québec » au prix de 11,15\$ l'exemplaire, plus 1\$ de frais de poste et de manutention.

N° d'abonné(e) _____
IMPORTANT: Joignez à cette commande un chèque ou mandat payable aux Éditions La Presse, Ltée.

Vous pouvez également utiliser votre carte de crédit comme mode de paiement:

MASTERCARD n° _____

VISA n° _____

À retourner aux:

Éditions La Presse, Ltée, 44, rue Saint-Antoine Ouest,
Montréal (Québec) H2Y 1J5

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

PROVINCE _____

CODE POSTAL _____ TÉL. _____

TOTAL _____

CI-JOINT _____ \$ (Plus 1\$ pour frais de poste et de manutention)